BnF Gallica

Les sonneurs de sonnets : 1540-1866 / Alfred Delvau ; eau forte par Frédéric Massé

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Delvau, Alfred (1825-1867). Auteur du texte. Les sonneurs de sonnets : 1540-1866 / Alfred Delvau ; eau forte par Frédéric Massé. 1885.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ALFRED DELVAU

LES SONNEURS

DE

SONNETS

1540-1866

Eau forte par FRÉDÉRIC MASSÉ

PARIS

LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE ET C.ie

10, Rue de Valois, 10

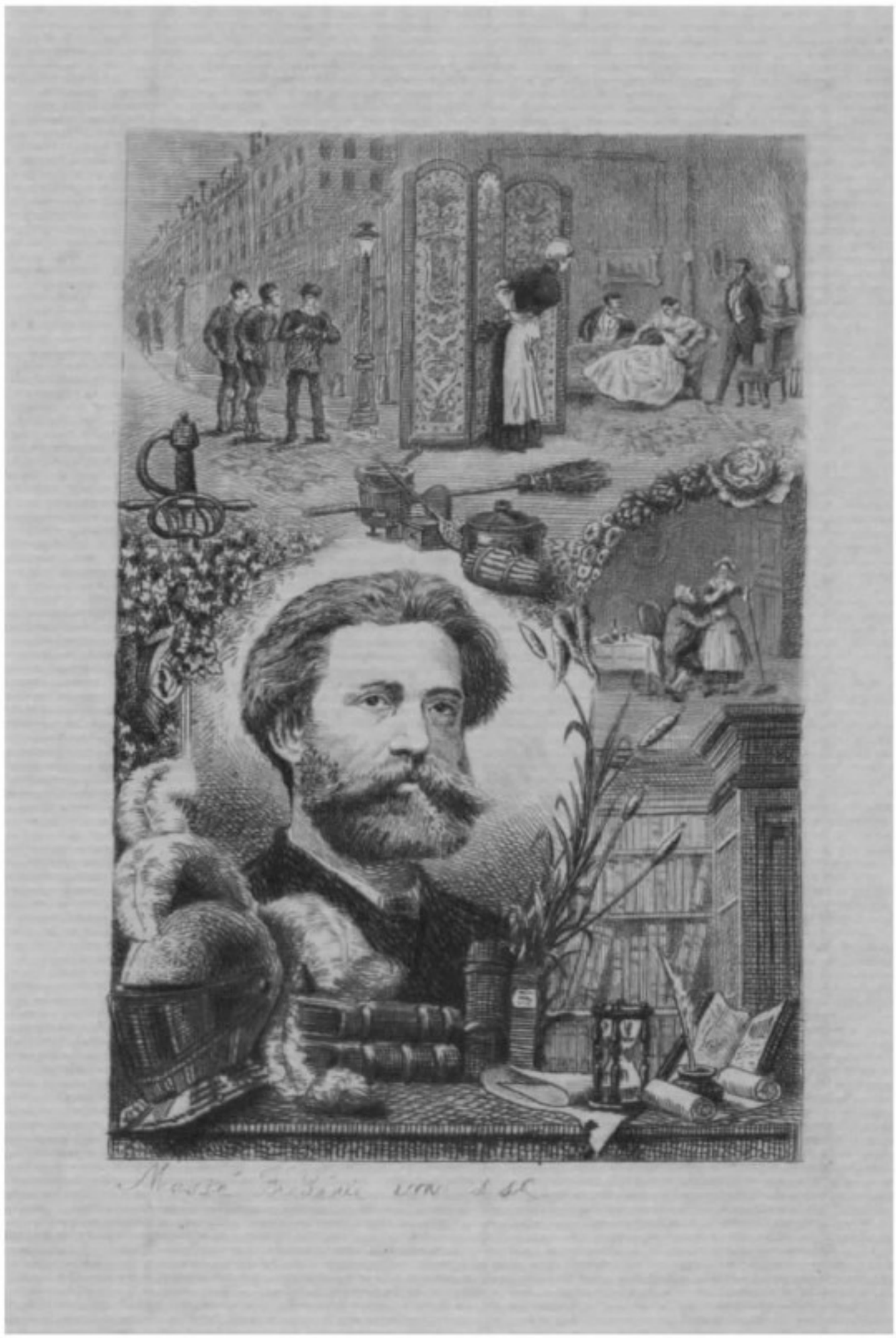
M DCCC LXXX V

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES

SONNEURS DE SONNETS

1540-1866



Ne ris point des Sonnets, ô critique moqueur!
Par amour autrefois en fit le grand Shakspeare ;
C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
Et que Le Tasse aux fers soulage un peu son cœur.

Camoèns de son exil abrège la longueur,
Car il chante en Sonnets l'amour et son empire ;
Dante aime cette fleur d'amour et la respire,
Et la mêle au cyprès qui ceint son front vainqueur.

Spencer s'en revenant de l'Ile des féeries
Exhale en longs Sonnets ses tristesses chéries;
Milton, chantant les siens, ranimait son regard.

Moi, je veux rajeunir le doux Sonnet en France :
Du Bellay le premier l'apporta de Florence,
Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard.

SAINTE-BEUVE.

LES

SONNEURS DE SONNETS

1540-1866

I

Un Sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

Telle doit être la première ligne de la première page d'une Histoire du sonnet, ou, moins ambitieusement, d'une Étude comme celle que j'ai entreprise sur les *Sonneurs de sonnets ;* car, pour l'histoire, elle est faite et parfaite par Guillaume Colletet, qui n'a rien laissé à glaner après lui — même à l'ingénieux Charles Asselineau.

Que le sonnet soit italien ou français, qu'il nous vienne des troubadours provençaux ou des trouvères picards, cela n'est pas à discuter ici — et encore moins à éclaircir, les meilleurs esprits du temps jadis ayant échoué à ce propos. Il importerait, assurément, de savoir exactement à quoi s'en tenir là-dessus; mais, comme cela n'est pas possible, je me résigne à ignorer.

Je ne m'en cache pas, j'aime le sonnet, — non pas tel que le comprenait et le voulait le savant académicien dont j'ai tout à l'heure écrit le nom, « un je ne sçay quoy de sérieux et de grave, » — mais tel que le comprirent et le pratiquèrent Pierre de Ronsard et Philippe Desportes, les maîtres du genre, même avant les Italiens, « un vif tableau des belles passions amoureuses, » des Laures et des Cassandres, des Hélènes et des Cléonices. »

Le sonnet — sans défaut — est une de ces œuvres inestimables dont « le docte Jules Scaliger » disait qu'il aimerait mieux en être l'auteur que d'être roi. La poésie est en effet une royauté plus enviable que l'autre; elle a la domination des âmes, si l'autre a celle des corps : on ne la détrône jamais. Les rois les plus fameux sont oubliés, les poètes qui ont mérité d'être connus de leur vivant le sont encore longtemps après leur mort. Marie, la belle Angevine, est plus assurée de l'immortalité, embaumée qu'elle est

dans une strophe du poëte vendômois, son glorieux amant, que n'importe quel Valois ou quel Bourbon couché dans le cercueil de plomb de l'Histoire.

Le sonnet, de son essence, est nécessairement tendre et galant. Il *sonne* forcément l'amour et la rêverie, sœur de l'ivresse du cœur. C'est le *nympharum fugientium amator* d'Horace, et, je ne sais pourquoi, mais toutes les fois que j'en lis un, — j'entends des plus mélancoliques et des plus ressentis,— il me semble voir danser au clair de la lune, sur la mousse d'un bois sacré,

> ..... Les satyres cornus,
> Les sylvains chèvre-pieds et les faunes tout nus,
> Virevoltant en rond, faisant mille gambades
> Pour échauffer les cœurs des fuitives naïades...

Cependant tous les sonnets de notre langue ne sonnent pas l'amour. Tout n'est pas roses dans l'Histoire du sonnet : il y a aussi beaucoup de fleurs inodores — et même beaucoup de chardons et d'orties. Si mon Anthologie ne devait se composer que de fleurs rares, si mon projet était de ne donner que les sonnets sans défaut, je n'aurais que quelques pages à remplir et cette Etude s'arrêterait ici tout court. Mais mon projet est autre ; au lieu d'un bouquet de violettes, modeste et délicat, parfumant le cœur, je veux faire une gerbe propre à égayer les yeux autant qu'à récréer l'esprit, une botte de fleurs

voyantes, pivoines et coquelicots, — sans oublier, bien entendu, les violettes. Les sonneurs de sonnets sont nombreux ; je ne les mentionnerai pas tous, je signalerai seulement les plus originaux dans tous les genres, — même le genre ennuyeux.

On m'en blâmera peut-être ; peut-être au contraire me saura-t-on gré d'avoir eu cette patience de colliger tous les échantillons curieux — à n'importe quel titre — de cette littérature spéciale. Sonnets tristes et sonnets gais, sonnets amoureux et sonnets religieux, sonnets maigres et sonnets gras, on trouvera de tout dans cette Etude à bâtons rompus, — excepté cependant ce qu'on trouvera dans le *Traité* de Guillaume Colletet, c'est-à-dire une nomenclature raisonnée des diverses formes de sonnets : *sonnet acrostiche*, *sonnet boiteux*, *sonnet lozangé*, *sonnet mésostiche*, *sonnet serpentin*, *sonnet estrambote*, etc. Je ne disserte pas, assis dans une chaire, devant un auditoire d'élèves ; je cause, assis dans un fauteuil, au coin de mon feu, les pieds sur mes landiers, avec ces amis inconnus que nous avons tous par le monde. Je ne cherche pas à enrichir l'esprit des autres, je ne cherche qu'à distraire le mien. Je ne suis pas un professeur, je ne suis qu'un essayiste.

II

Le plus illustre des sonneurs de sonnets, c'est Ronsard, Pierre de Ronsard, — celui que ses contemporains ont appelé si respectueusement ce *grand monsieur de Ronsard*, et qui fut vraiment le prince des poëtes, si d'autres furent les poëtes des princes

Le plus illustre et le premier, — malgré le vers de M. Sainte-Beuve, qui fait cet honneur à Du Bellay.

Je sais bien qu'avant Ronsard et Du Bellay il y avait eu Clément Marot et Mellin de Saint-Gelais ; mais si ces deux poëtes valent quelque chose, c'est par d'autres côtés.

Qu'on fouille dans les œuvres nombreuses de Saint-Gelais, aumônier et bibliothécaire de Henri II, —devin et poëte, comme a dit Jacques Grevin —qui a commis là un pléonasme, oubliant la signification du mot *vates* : je doute qu'on y rencontre ce que j'y ai vainement cherché. Beaucoup de rondeaux, de ballades, de quatrains, d'épitaphes, d'élégies, d'épigrammes, de chansons, — et même de sonnets ; — mais le *rara avis* exigé par le trop exigeant Boileau, point !

De même pour son ami Clément Marot, le *gentil Marot :* beaucoup d'épigrammes, de psaumes, de cantiques, de ballades, etc., mais de sonnet sans

défaut ? je cherche toujours. Les maîtres du genre sont ailleurs, avec Ronsard.

Cependant, comme il importe qu'ils soient l'un et l'autre représentés ici autrement que par la simple mention de leurs noms, et que je ne veux pas être accusé de mettre leurs sonnets sous le boisseau, je leur en emprunte un à chacun. Je ne peux pas faire moins, — mais je ne peux pas faire plus.

Retirez-vous, bestiaux eshontez
Qui pour la faim de l'appetit des bestes,
Et non d'amour, entreprenez vos questes,
Retirez-vous par l'Aveugle domptez.

Mais vous, humains, desquels les volontez
Tendre on ne void qu'à la fin bienheureuse,
Lisez, lisez en ceste œuvre amoureuse,
Pour mieux congnoistre et beautez et bontez,

Puis congnoissans ce qui vous en défaut,
Vous sentirez vous eslever en haut,
Par un amour à voler tant adroict,

Ayant laissé en bas la passion,
Qu'il vous mettra justement à l'endroit
De l'unité, pour délectation

Ainsi parle le valet de chambre de François Ier, — qui a souvent parlé mieux, par exemple dans son rondeau du *Bon vieux temps*.

Voyant ces monts de veue ainsi lointaine,
Je les compare à mon long desplaisir :

Haut est leur chef, et haut est mon désir,
Leur pied est ferme, et ma foy est certaine,

D'eux maint ruisseau coule, et mainte fontaine,
De mes deux yeux sortent pleurs à loisir ;
De forts soupirs ne me puis dessaisir,
Et de grands vents leur cime est toute pleine.

Mille troupeaux s'y promenent et paissent,
Autant d'Amours se couvent et renaissent
Dedans mon cœur, qui seul est ma pasture.

Ils sont sans fruict, mon bien n'est qu'apparence,
Et d'eux à moy n'a qu'une différence,
Qu'en eux la neige, en moy la flamme dure.

Ainsi parle le bibliothécaire de Henri II, — qui ne parle guère mieux que Clément Marot, avouons-le.

Ces sonnets-là sont bien pâles, bien insignifiants, devant les sonnets éclatants de couleur et rayonnants de passion des maîtres sonneurs que l'on appelle Ronsard, Philippe Desportes, Baïf, Du Bellay, Olivier de Magny.

Je vais prendre au hasard de mes souvenirs, — car je sais par cœur leurs exquises chansons, à tous ces amoureux chanteurs, et je les citerais toutes, si j'osais, du moins si j'avais la place d'oser ! Mais il faut me résigner à choisir — les yeux fermés.

Voici d'abord une sonnerie de Joachim Du Bel-

lay, le Défenseur de la belle *Langue françoyse*, l'amant de la non moins belle Olive :

Voyez, amants, comment ce petit Dieu
Traicte nos cœurs. Sur la fleur de mon âge
Amour tout seul régnoit en mon courage,
Et n'y avoit la raison point de lieu.

Puis quand cet âge, augmentant peu à peu,
Vint sur ce point où l'homme est le plus sage,
D'autant qu'en moy croissoit sens et usage,
D'autant aussy décroissoit ce doux feu.

Ores mes ans tendant sur la vieillesse
(Voyez comment la raison nous délaisse),
Plus que jamais je sens ce feu d'Amour.

L'ombre au matin nous voyons ainsy croistre,
Sur le midy plus petite apparoistre,
Puis s'augmenter devers la fin du jour.

Image fort juste, qui explique la passion souvent effrénée des vieillards pour les jeunes filles, — ou, pour parler plus brutalement en employant une expression familière au peuple, le goût irrésistible des vieux singes pour les cerneaux. Malgré le *solve senescentem* d'Horace, nous répugnons à dételer — même lorsque nous sommes fourbus. La sagesse est une vertu d'une pratique difficile à qui a été fou, c'est-à-dire jeune : qui a bu veut encore boire — même lorsque le gobelet tremble en sa main. Les

plus grandes soifs sont précisément celles que l'on ne peut satisfaire.

D'Olivier de Magny je ne citerai pas le sonnet qui obtint tant de succès « à la cour du roy Henri second et qui passe pour un ouvrage si charmant et si beau, qu'il n'y eut presque point alors de curieux qui n'en chargeast ses tablettes ou sa mémoire, » affirme Guillaume Colletet. A ce sonnet merveilleux, dont s'engouèrent en son temps et la cour et la ville, je préfère de beaucoup celui-ci :

Je l'aime bien, pour ce qu'elle a des yeux
Et les sourcils de couleur toute noire,
Le teint de rose et l'estomac d'ivoyre,
L'haleine douce et le ris gracieux.

Je l'aime bien pour son front spacieux
Où l'Amour tient le siége de sa gloire,
Pour sa faconde et sa riche mémoire,
Et son esprit plus qu'autre industrieux :

Je l'aime bien pour ce qu'elle est humaine,
Pour ce qu'elle est de savoir toute pleine,
Et que son cœur d'avarice n'est poingt.

Mais qui me fait l'aimer d'une amour telle ?
C'est pour autant qu'elle me tient en point,
Et que je dors, quand je veux, avec elle.

N'est-ce pas qu'il est préférable au fameux :

Holà ! Caron ! Caron ! nautonier infernal ?

Un autre maître sonneur, c'est Philippe Desportes, l'amant de la belle Mme de Simie, celui-là même que Ronsard grisonnant proclamait le *premier poëte françois*. Quelle fière tournure ils vous ont, ces vers :

Celle à qui j'ai sacré ces fleurs de ma jeunesse,
Mes vers, enfants du cœur, mon service et ma foi,
Par qui seule j'espère, en qui seule je croi,
Desjardins, c'est ma cour, ma reine et ma princesse.

Ceux qui sont altérés d'honneurs ou de richesse,
Importuns feront presse à la suite du roi.
Les biens et la grandeur que je brigue pour moi,
C'est de finir ma vie en servant ma maîtresse.

Tout ce qui vit au monde, aux destins se rangeant,
Est serf de la fortune ou serf de son argent ;
La peur le tyrannise, ou quelqu'autre manie :

C'est une loi forcée ; or, quelle autre prison
Pouvoit plus dignement captiver ma raison
Qu'une jeune déesse en beauté infinie ?

Sonnet incontestablement très-beau, et digne frère de cet autre, d'une si mâle allure, qui débute par :

Trois fois les Xanthiens au feu de leur patrie
Se sont ensevelis avec la liberté,
Et le vaillant Caton, d'un esprit indompté,
Afin de mourir libre est cruel à sa vie....

Antoine de Baïf, secrétaire de la Chambre du Roi, nous fournit aussi un bijou :

O beaux yeux azurins, ô regard de douceur !
O cheveux, mes liens dont l'estoffe j'ignore,
Mais dont je sens l'estreinte ! O beau front que j'adore !
O teint qui fait paslir des roses la frescheur !

O ris doux et serein qui me fondoit le cœur :
Doux ris qui son beau teint modestement colore !
O chant qui me ravit quand je le remémore,
Chant qui du plus cruel pourroit estre vainqueur !

O parler déceleur des grâces de son âme,
Qui trop court tant de fois m'a fait sembler le jour !
O bouche toute pleine et de sucre et de bâme (1) !

O raisins ! qui m'ont fait porter bien peu d'envie
A ce qui paist les Dieux au céleste séjour,
Vous retiendray-je point une fois en ma vie ?...

Ce dernier vers est une des trouvailles les plus heureuses de la poésie française. C'est le cri de l'âme humaine, gloutonne à force de désirs, qui se dépite noblement de n'embrasser sans cesse que l'ombre du bonheur, comme Ixion l'ombre de Junon, et qui voudrait matérialiser son idéal afin de s'en repaître plus à son aise et plus longtemps. Reste à savoir si la brièveté n'est pas précisément la condition essentielle de notre félicité, qui, en s'éternisant comme le souhaitent si ardemment et si imprudemment les cœurs amoureux, nous fatiguerait peut-être très-vite. Si ce qui passe lasse, ce qui reste ennuie bien davantage. Le bonheur, c'est Galathée que

(1) Baume, *balsamum*.

nous apercevons sans cesse nous agaçant derrière les saules, se cachant pour être mieux désirée : le jour où nous la saisissons enfin entre nos bras émus et la pressons contre notre sein frissonnant, Galathée la belle nymphe n'est plus qu'une grossière paysanne... Il faut l'illusion et le lointain à l'âme comme aux yeux.

Je ne regrette qu'une chose pour Baïf, c'est qu'en même temps que lui — et même avant lui — Ronsard ait dit :

O doux parler, dont les mots doucereux
Sont engravez au fond de ma mémoire !
O front, d'Amour le trofée et la gloire,
O doux sourcils, ô baisers savoureux !

O cheveux d'or, ô coustaux plantureux,
De lys, d'œillets, de porphyre et d'yvoire !
O feux jumeaux d'où le ciel me fit boire
A si longs traits le venin amoureux !

O vermeillons ! ô perlettes encloses !
O diamants ! ô lys pourprés de roses !
O chant qui peux les plus durs esmouvoir

Et dont l'accent dans les âmes demeure
Eh ! dea ! beautez ! reviendra jamais l'heure
Qu'entre mes bras je vous puisse r'avoir ?

La rencontre serait singulière si l'on ne songeait que Ronsard et Baïf étaient fort amis, qu'ils vécurent longtemps ensemble dans le même quartier, — le quartier Saint-Victor, — et qu'ils fondèrent l'acadé-

mie de poésie et de musique qui devint la *Pléiade* dont les étoiles furent, avec eux deux, du Bartas, du Bellay, Remy Belleau, Pontus de Thyard et Jodelle. Evidemment, ils puisèrent l'un et l'autre à la même source, Pétrarque ou Bembo ; mais, des deux imitateurs, c'est Ronsard qui l'emporte.

III

Car Ronsard, c'est le maître des Maîtres Sonneurs, et je veux m'arrêter à lui plus complaisamment qu'aux autres. A dire toute ma pensée, c'est pour avoir le droit de manifester librement mon admiration pour lui, en citant quelques-uns de ses divins sonnets, que j'ai entrepris cette Etude sur ses frères en Apollon, ses rivaux de gloire, qu'il dépasse de toute la hauteur de sa tête enramée de lauriers.

Notre génération, gavée de Béranger et de Nadaud — et même de Colmance, — ignore quel miel coule sur les lèvres avec les vers de cet illustre poëte qu'elle dédaigne de connaître et qui lui rend bien son dédain. Elle préférera toujours, fatalement, — c'est sa tache originelle, à cette fille des corps-de-garde de l'Empire, — elle préférera toujours :

Ma grand'mère, au jour de sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois !

ou bien :

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Cheminaient le long d'un sentier ;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.....

à cette exquisité :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant :
Ronsard me célébroit du temps que i'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desià sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Ie serai soubs la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux ie prendray mon repos ;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez ; n'attendez à demain ;
Cueillez dès auiourdhuy les roses de la vie.

Ce *carpe diem*, l'amant de la belle Marie, en avait peut-être emprunté l'idée à cette élégie de François Villon, l'amant de *la petite Macée d'Orléans :*

Ung temps viendra qui fera desseicher,
Jaulnir, flestrir votre espanie fleur ;
I'en risse alors s'enfant sceusse marcher,
Mais nenny, las ! ce seroit donc foleur :
Viel ie seray, vous laide et sans couleur ;
Or, beuvez fort tant que rû peut courir,

Ne reffusez, chassant ceste douleur,
Sans empirer ung povre secourir.

Et, à son tour, Béranger devait emprunter la même idée à Ronsard pour dire à Lisette :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez et je ne serai plus...

Les mortels ne font pas que se prêter la vie comme les coureurs de Lucrèce leur flambeau — *lampada tradunt :* ils se prêtent encore la pensée, cette autre lampe.

Au fond, cela doit arriver ainsi, même lorsque les mortels sont des immortels, — c'est-à-dire des poëtes. Ils donnent tous leur cœur à dévorer au même sentiment goulu, qui est l'amour ; tous, naturellement, se réjouissent des mêmes joies et souffrent des mêmes douleurs ; tous goûtent au *sucre-fiel* et au *riagas miel*, que leur versent à pleins regards et à pleins sourires leurs maîtresses, ces Circés. On aime de la même façon, de la même façon aussi on est trompé, — aucun homme ni aucune femme n'ayant encore pris de brevet d'invention pour cela : d'où l'écho du premier soupir et du premier gémissement qui se répercute d'âge en âge depuis le commencement du monde.

Sans doute ; mais l'impression ressentie détermine plus ou moins de vibrations dans les profon-

deurs de l'âme humaine, — clavier muet ou sonore, selon l'artiste qui le touche. L'homme vulgaire ne dit rien, quelle que soit l'intensité de son bonheur, ou, s'il parle, c'est dans un cri, — dans un spasme. Le poëte, au contraire, reconnaissant envers la félicité qui l'envahit de la racine des ongles à la racine des cheveux, la chante en strophes enthousiastes qui lui font une seconde volupté. Après avoir brûlé son cœur, l'amour brûle ses lèvres — comme le charbon ardent celles d'Isaïe — et les fait prophétiser. Je ne sais pas si les femmes sont heureuses d'être aimées ainsi par les poëtes, mais je sais que les poëtes sont heureux d'aimer ainsi, puisqu'à la jouissance suprême de l'impression, commune à tous les hommes, se superpose l'ineffable jouissance de l'expansion, réservée à quelques privilégiés : ils peuvent remercier !

D'où les admirables sonnets de Ronsard, — autant d'hosannahs. Pour lui, comme pour quelques autres poëtes aussi bien doués de cœur et d'esprit, l'amour fut, jusqu'au bout de sa vie mortelle, une incessante transsubstantiation : les baisers qu'il buvait, les émanations qu'il respirait, pouvaient lui faire croire qu'il s'incorporait son adorable maîtresse. Il n'y a qu'à ouvrir son livre au hasard pour s'assurer qu'il était tout plein d'elle.

Tenez :

Pren ceste rose, aimable comme toy,
Qui sers de rose aux roses les plus belles,

Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles,
Dont la senteur me ravit tout de moy.

Pren ceste rose, et ensemble reçoy
Dedans ton sein, mon cœur, qui n'a point d'aisles ;
Il est constant, et cent playes cruelles
N'ont empesché qu'il ne gardast sa foy.

La rose et moy différons d'une chose :
Un soleil void naistre et mourir la rose ;
Mille soleils ont vu naistre m'amour,

Dont l'action jamais ne se repose.
Ha ! plust à Dieu que telle amour, éclose
Comme une fleur, ne m'eust duré qu'un jour !

Puis encore :

Marie, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de may ; vous avez les cheveux
De couleur de chastaigne, entrefrisez de nœuds,
Gentement tortillez tout autour de l'aureille.

Quand vous estiez petite, une mignarde abeille
Dans vos lèvres forma son nectar savoureux,
Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux,
Pithon vous fist la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétins comme deux monts de lait,
Qui pommelent ainsy qu'au printemps nouvelet
Pommelent deux boutons que leur châsse environne.

De Junon sont vos bras, des Grâces vostre sein ;
Vous avez de l'Aurore et le front et la main :
Mais vous avez le cœur d'une fière Lionne.

Puis encore :

Mignonne, levez-vous, vous estes paresseuse,
Ja la gaye alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Sus! debout ! allons voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets aimés ausquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Hier en vous couchant vous me fistes promesse
D'estre plustost que moy ce matin esveillée,
Mais le sommeil vous tient encor toute sillée.

Ha ! je vous punirai du péché de paresse :
Je vay baiser vos yeux et vostre beau tetin
Cent foys, pour vous apprendre à vous lever matin (1).

Puis encore ce sonnet, mouillé de mélancolie, imprégné de *riagas miel,* ou, si vous préférez, de *sucre-fiel* :

Fauche, garçon, d'une main pilleresse,
Le bel esmail de la verte saison,

(1) Il y a ici une variante qui, contre l'habitude des variantes, est préférable à ce qu'elle remplace :

Harsoir en vous couchant vous jurastes vos yeux
D'estre plustost que moy ce matin esveillée ;
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,
Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Ça, ça, que je les baise, et vostre beau tetin
Cent foys, pour vous apprendre à vous lever matin.

Puis à plein poing enjonche la maison
Des fleurs qu'avril enfante en sa jeunesse.

Despen du croc ma lyre chanteresse :
Je veux charmer, si je puis, la poison
Dont un bel œil enchanta ma raison
Par la vertu d'une œillade maistresse.

Donne-moy l'encre et le papier aussy :
En cent papiers, tesmoins de mon soucy,
Je veux tracer la peine que j'endure ;

En cent papiers plus durs que diamant,
Afin qu'un jour nostre race future
Juge du mal que je souffre en aimant.

Ah ! cette amertume du grand Vendômois, trouvée au fond du verre où il avait bu la capiteuse et charmeresse liqueur de l'amour partagé, elle devait venir enfin à ses lèvres encore frémissantes des baisers donnés et reçus ! Elle devait lui venir comme elle vient à tous ceux qui ont beaucoup chanté Lalagé, comme elle était venue au glorieux fils de l'affranchi de Venouse :

Vixi puellis nuper idoneus,
Et militavi non sine glorià ;
Nunc, arma, defunctumque bello
Barbiton, hic paries habebit,
Lævum marinæ qui Veneris latus
Custodit.....

Le verbe aimer n'ayant qu'un temps, celui de la jeunesse (1), et la jeunesse étant partie, il fallait se

(1) Alphonse Karr.

résigner à pendre au mur, à côté de l'image de Vénus, la lyre aux chants ailés, — les lauriers à côté des myrtes : il fallait desprier ses prières profanes et habituer désormais sa bouche et son cœur aux pieuses oraisons.

La vieillesse allait venir pour Ronsard, elle lui était venue ! Après avoir été pendant si longtemps « moyne au temple d'amourettes (1), » il était maintenant prieur de l'abbaye de Saint-Côme, près de Tours.

Chute douloureuse, dont le pauvre cher grand poëte fut plus meurtri qu'il ne voulut le laisser paraître ! Dans sa douleur il devint injuste envers lui-même et cruel envers son œuvre, qu'il refondit. On est attristé en comparant les premières éditions de Ronsard avec les dernières, expurgées de sa main tremblante. Michel-Ange aveugle n'eût pas autrement mutilé sa statue de Cupidon, s'il eût voulu la retoucher.

« Deux ou trois ans avant son décès, dit Colletet, vieux et affligé des gouttes qu'il estoit, et mesme agité d'un chagrin et d'une mélancolie perpétuelle, ceste fureur poétique qui luy avoit tousjours faict si bonne compagnie l'ayant presque abandonné, il fit réimprimer toutes ses poésies en un grand et gros volume, dont il reforma l'économie générale ; re-

(1) Clément Marot.

trancha de son livre plusieurs belles et gaillardes inventions qu'il condamna, y changea des tirades entières, et, en la place de plusieurs vers nobles et hardis, en substitua qui n'avoient ny la force ni la pointe des premiers, ne considérant pas qu'encore qu'il fust le père de ses ouvrages, si est-ce qu'il n'appartient pas à une vieillesse chagrine et fascheuse de juger des coups d'une gaillarde jeunesse.»

Mais c'est trop demander à l'homme que de lui demander d'être sage quand il se meurt (1), — surtout à un homme qui a été aussi fou, c'est-à-dire aussi amoureux que l'avait été l'amant de la belle Marie.

Je m'arrête ici, laissant à M. Prosper Blanchemain (2) l'honneur d'écrire plus complètement et plus dignement l'histoire de la vie et des œuvres du grand Vendômois, et de prouver aux générations qui sont en train de pousser de quelle indifférence sacrilége les générations qui les ont précédées furent coupables en laissant Ronsard *trébucher de si haut*. J'aurais voulu citer tous les sonnets des *Amours* et d'*Hélène ;* mais j'ai dû me contenter d'en citer seulement quelques-uns, qui suffiront à parfu-

(1) Saint-Évremond, *Oraison funèbre de la Duchesse de Mazarin.*

(2) V. l'excellente édition de Ronsard publiée par M. Blanchemain dans la *Bibliothèque elzévirienne.*

mer les pages de ce petit livre, comme quelques brins de lavande suffisent à parfumer les rayons d'une armoire à linge : on ne pourra pas l'ouvrir sans en être grisé.

Ronsard, qu'on croyait enterré sous le dédain de Malherbe et des cuistres à sa suite, n'est pas mort tout entier ; la meilleure part de lui-même a échappé à la Vénus Libitine : la divine musique de ses vers remplira à jamais les oreilles de ses ondes sonores ; à jamais il sera

... la chanson des bouches amoureuses !

IV

Je clos à Ronsard la galerie des Sonneurs de sonnets du XVIe siècle.

Je n'ignore pas, certes, que d'autres poëtes se sont exercés dans cette *spécialité*, si fort en honneur, alors, que les musiciens travaillaient à mettre en musique ce que les poëtes avaient mis en vers, — depuis Orlande de Lassus jusqu'à Nicolas de la Grotte, organiste de Henri III, sans oublier Gabriel Bony, Antoine de Bertrand, Jean Maletté, Giberton et Godinel. Je sais qu'Amadis Jamin a fait l'*Ariane* et l'*Artémise*, que Jacques Grévin a fait l'*Olympe*, que Charendal a fait la *Claire*, que Jacques Tahureau a fait l'*Admirée*, que Claude du Butet a fait l'*Amalthée*, et même que Pierre Le Loyer,

comme l'a constaté Charles Asselineau, a fait soixante et onze sonnets *politiques*. Je sais que Remy Belleau, Jean Dorat, Jodelle, Pontus de Thyard, Passerat, ont été, à tort ou à raison, les aigles de la poésie française du XVIe siècle, — aiglons plutôt qu'aigles, si l'on veut être respectueux entre Ronsard, Joachim du Bellay et Philippe Desportes. Mais, de presque tous ces oiseaux de haut vol, si fort prisés de leur vivant, on pourrait dire ce que M. Sainte-Beuve a dit de l'un d'eux : poëtes polis, mais froids, amoureux de sens rassis et beaux esprits composés. D'ailleurs pour sonneurs de sonnets ce ne sont pas des sonneurs de sonnets — du moins tels que je les aime, — et je n'ai souci que de ceux-là.

Quoi ! pas même Malherbe ? le grand, l'illustre Malherbe, dont Boileau — confirmant le jugement latin de Balzac : *Primus Franciscus Malherba, aut in primis, viam vidit qua iretur ad carmen*, etc. — a dit :

> Enfin Malherbe vint, et le premier en France
> Fit sentir dans les vers une juste cadence,
> D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir
> Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
> Par ce sage écrivain la langue réparée
> N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée !

Non, monsieur, pas même Malherbe, physionomie littéraire peu sympathique, quoi qu'on ait dit et

fait pour la rendre intéressante. Malherbe s'admirait trop lui-même pour mériter d'être vraiment admiré par la Postérité. Il est bon, certes, que l'homme de génie ait la conscience de son génie ; mais il ne faut pas que le bel esprit — et Malherbe n'a jamais été qu'*un bel esprit composé* — s'imagine ainsi être sorti de la cuisse d'Apollon et force les cornets à bouquin de la Renommée à s'enrouer en le répétant à l'univers.

Je m'en cacherais en vain : je lui garde rancune de l'outrecuidante sévérité avec laquelle il jugea Ronsard et Desportes, biffant tous les vers du premier, et disant au second qui, avant de se mettre à table, voulait aller quérir un exemplaire de ses *Psaumes* pour le lui offrir : « Dînons toujours, votre potage vaut mieux que vos *Psaumes*. » Je ne me contente pas de la belle vengeance tirée à ce propos par Regnier en sa satire IXe, où il dit si rudement de Malherbe et des autres « resveurs » de son espèce :

> Il semble, en leurs discours hautains et généreux (1),
> Que le cheval volant n'ait pissé que pour eux !

J'éprouve le besoin de renchérir encore : l'injustice appelle l'injustice. Si Malherbe avait été impar-

(1) Pour *orgueilleux*.

tial envers Ronsard, Desportes, Remy Belleau et Du Bellay, je le serais aujourd'hui envers lui.

J'ai l'admiration réfractaire à ce Messie poétique chanté par Despréaux. A mes risques et périls je déclare n'avoir jamais pu me faire à aucune de ses odes, pas même à l'ode *sur la mort de Henri IV*, — pas même à l'ode *à son ami Duperrier*, tant vantée, qui n'est en somme qu'une médiocre paraphrase de ces beaux vers d'Horace :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres...

Mlle de Gournay avait raison : *bouillon d'eau claire* toutes ces poésies, depuis l'ode à Duperrier jusqu'à ce sonnet-épitaphe, que je donne pour n'avoir pas l'air de redouter les citations :

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut icy-bas ce que j'aimois le mieux,
Allant changer la Terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abbatu ce ché-d'œuvre des Cieux ;
Et depuis le trépas qui luy ferma les yeux
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières, ni vœux ne m'y purent servir:
La rigueur de la mort je voulus assouvir,
Et mon affection n'en put avoir dispanse.

Toy dont la piété vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune, et, pour ta récompanse,
Jamais autre douleur ne te face pleurer.

Mais j'ai trop parlé de Malherbe : il est temps de parler d'autres poëtes plus intéressants que lui.

V

Un remords me prends, sur le tard. Cette Étude n'affiche pas — on a pu s'en apercevoir — les allures pédantes, c'est-à-dire sérieuses, qu'elle comporterait pour un autre que moi. Je procède en tout de la même façon familière, allant avec le même empressement vers tout ce qui me rit, touchant avec la même curiosité à tout ce qui me touche l'âme ou l'esprit, voletant partout où cela m'agrée avec la même légèreté, — mettez, si cela vous convient, avec la même étourderie. Il faut toujours se donner pour ce qu'on est, afin de ne tromper personne sur la qualité de la marchandise qu'on veut débiter : je suis un poëte qui s'occupe des poëtes qui l'intéressent à des titres divers, et non un érudit qui traite de matières savantes. Je butine.

En procédant ainsi on s'expose à quelques erreurs, ce qui est toujours grave en histoire, — aussi grave que fréquent, — et à quelques omissions, ce qui est quelquefois plus grave, parce qu'injuste. Je

consens à passer pour un ignorant, mais je répugnerais à passer pour un écrivain déloyal.

Donc, un remords m'a pris tout à l'heure : je me suis aperçu que j'allais oublier de mentionner les sonnets d'Étienne de la Boëtie, de Vauquelin de la Fresnaye, et de Louise Labé.

Oublier Étienne de la Boëtie ! Le vieux Montaigne en tressaillerait d'indignation dans sa tombe, lui qui disait à la comtesse de Guissen, en lui offrant les « vingt et neuf » sonnets de son mari : « Madame, ces vers méritent que vous les chérissiez ; car vous serez de mon advis qu'il n'en est point sorti de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. »

De « Gascoigne, » peut-être ; mais d'ailleurs, vieux Montaigne ?

Quoi qu'il en soit, et sans partager à un égal degré l'enthousiasme fraternel du gentilhomme périgourdin pour l'auteur de la *Servitude volontaire*, j'ai le respect que je dois avoir pour cette mâle intelligence. Étienne de la Boëtie fut, comme Ronsard et Du Bellay, avec d'autres non moins illustres, de cette grande croisade gréco-latine — une si *belle guerre*, selon l'expression d'Étienne Pasquier — à laquelle la langue française gagna tant : à ce titre-là, je lui devais le salut de la plume et je le lui donne en citant

ici un des vingt-neuf sonnets recommandés à la comtesse de Guissen. Si ce n'est pas le meilleur, c'est du moins celui sur lequel je trouve le « je ne scay quoy de plus vif et de plus bouillant » qui plaisait tant à Montaigne :

Quoy ! qu'est-ce ? O vents ! ô nuës ! ô l'orage !
A poinct nommé, quand d'elle m'approchant,
Les boys, les monts, les basses voys tranchant,
Sur moy d'aguest vous poussez vostre rage.

Ores mon cœur s'embrase dadvantage.
Allez, allez faire peur au marchand
Qui dans la mer les thresors va cherchant ;
Ce n'est ainsy qu'on m'abbat le courage.

Quand i'oy les vents, leur tempeste, et leurs crys,
De leur malice en mon cœur ie me rys.
Me pensent-ils pour cela faire rendre ?

Face du ciel du pire et l'air aussy :
Ie veulx, ie veulx, et le déclare ainsy,
S'il faut mourir, mourir comme Léandre.

Forme à part, c'est bien là — par sa chute galante — l'un de ces sonnets « folastres et desréglés » qu'Étienne de la Boëtie devait faire « en sa plus verte jeunesse, eschauffé d'une belle et noble ardeur », et que Montaigne promettait à Mme de Grammont de lui « dire un jour à l'aureille. »

Et Estienne de Jodelle, sieur de Lymodin, ai-je bien le droit de faire fi de ses sonnets comme le pu-

blic de sa *Didon* ? Que je ne cite rien de Pontus de Tyard ni de Jean Dorat, cela se comprend, quoiqu'ils soient deux étoiles de la Pléiade ; mais Jodelle doit trouver grâce devant la Postérité à cause de la chute amère de ce sonnet qu'il adressait, mourant de faim, à l'ingrat Charles IX :

Alors qu'un roy Pericle Athenes gouverna,
Il aima fort le sage et docte Anaxagore,
A qui (comme un grand cœur soy mesme se decore)
Sa liberalité l'indigence amena.

Le sort, non la grandeur, ce cœur abandonna,
Qui pressé se haussa cherchant ce qui honore
La vie, non la vie, et repressé encore
Plustost qu'a s'abaisser a mourir s'obstina :

Voulant finir par faim, voilla son chef funeste.
Pericle, oyant ceci, accourt, crie et deteste
Son long oubly, qu'en tout reparer il promet.

L'aultre, tout resolu, luy dit (ce qu'a toy, Sire,
Delaissé, demy mort, presque je puis bien dire) :
« Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met ! »

Et Vauquelin de la Fresnaye ? Par ma fenêtre ouverte monte, avec le parfum des foins que rentrent en ce moment les faneurs, le bruit discret et mélodieux de ce sonnet amoureux, qu'on serait tenté de croire moderne par le sentiment :

O vent plaisant qui, d'haleine odorante,
Embaumes l'air du baume de ces fleurs ;

O pré joyeux où versèrent leurs pleurs
Le bon Damète et la belle Amarante !

O bois ombreux, ô rivière courante,
Qui vis en bien échanger leurs malheurs,
Qui vis en joie échanger leurs douleurs,
Et l'une en l'autre une âme respirante !

L'âge or' leur fait quitter l'humain plaisir ;
Mais bien qu'ils soient touchés d'un saint désir
De rejeter tout amour en arrière,

Toujours pourtant un remords gracieux
Leur fait aimer, en voyant ces beaux lieux,
Ce vent, ce pré, ce bois, cette rivière.

N'est-il pas du dernier galant aussi, ce sonnet fait, à ce que je crois, par d'Intreville, à propos de la belle voix de la vicomtesse d'Auchy :

Amour voyant un jour que sa flame estoit morte
S'en vint en ceste cour chercher de la clairté;
Le flambeau dans la main il court de porte en porte
Pour l'allumer aux yeux d'une rare beauté.

Enfin, dans un logis où son bonheur le porte,
Une si douce voix le rendit enchanté
Que si les amoureux se pleignoient de la sorte,
On n'en verroit pas un qui ne fust escouté.

Lors son voyage est faict, il est pris par l'oreille :
« J'ay trouvé, ce dit-il, la beauté non pareille
Qui peut faire brusler les hommes et les Dieux ! »

N'est-ce pas bien choisir pour un qui n'y void goute?
Et vous qui la voyés, n'estes vous pas en doute
S'il eust mieux rencontré quand il eust eu des yeux

Et cet autre sonnet de Louise Labé, *la Belle Cordière* lyonnaise, une Sapho à qui il n'a manqué que le Saut de Leucade pour devenir aussi immortelle que la belle Lesbienne :

Tant que mes yeux pourront larmes espandre
A l'heur passé avec toy regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart lut pour tes graces chanter,
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :

Je ne souhaite encore point mourir.
Mais quand mes yeux je sentiray tarir.
Ma voix cassée et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Priray la Mort noircir mon plus cler jour.

Et enfin ce sonnet, qui sent si bon la Renaissance, quoiqu'il soit de Navières — c'est-à-dire postérieur de quelques années à cette grande époque :

C'est faict, belle Silvie, il n'y fault plus penser !
La facheuse rigueur des loix de vostre Empire
M'estonne le courage et faict que je souspire,
Et ce qui c'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pence advancer,
Plus vostre cruauté, qui tousjours devient pire,

Me deffend d'ariver au bon heur où j'aspire,
Comme si vous servir estoit vous offencer.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille !
Il faut qu'à l'avenir la raison me conseille
De disposer mon âme à se laisser guarir.

Vous m'estiés un thrésor aussy cher que la vie :
Mais puisque vostre amour ne se peut acquerir,
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

VI

Il est deux autres sonneurs de sonnets dont je veux parler pendant que j'y suis : Honorat Laugier, sieur de Porchères, et Scalion de Virbluneau, sieur d'Ofayel, tous les deux grotesques, — à mes yeux du moins.

Honorat Laugier, sieur de Porchères, — qui s'appelait aussi Porchères d'Arbrissel, — était un fort mauvais poëte, l'arrière-faix de la Pléiade, qui eut une heure de célébrité, mais d'une célébrité étonnante, à propos de quatorze misérables vers composés par lui sur les beaux yeux de la belle duchesse de Beaufort, maîtresse du roi vert-galant. Ce sonnet qui fut alors l'engouement de la cour et la passion de la ville ; ce sonnet « pièce rare et curieuse dont la réputation, au dire de Colletet, s'étendit tellement en France qu'elle en fit naître une infinité

d'autres à son imitation, » était en effet un chef-d'œuvre — de mauvais goût et de concettisme. En doutez-vous ? Tenez :

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des Dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux ? Non ! ce sont des Cieux, ils ont la couleur bleue,
Et ce mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux ? Non ! mais deux soleils clairement radieux,
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue.
Soleils ? Non ! mais éclairs de puissance inconnue,
Des foudres de l'amour signes présagieux.

Car, s'ils estoient des dieux, feroient-ils tant de mal ?
Si des cieux, ils auroient leur mouvement égal.
Des Soleils ? Ne se peut : le soleil est unique.

Eclairs ? Non ! car ceux-ci durent trop et trop clairs.
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

Est-ce assez joli — et assez ridicule ? Où sont Cathos et Madelon pour se pâmer et se récrier devant cette poésie de mirliton ? Hélas ! elles n'étaient pas encore nées en 1599, les charmantes pécores ! Elles n'étaient pas encore nées, mais leurs grand'mères pensaient déjà comme elles au sujet de toutes ces miévreries poétiques puisque, trente ans durant, ce sonnet-fanfreluche courut les ruelles et les salons, et que bien certainement il ne fut pas étranger à la nomination de son auteur à l'Académie

fondée en 1635 par le cardinal de Richelieu. Pourquoi non? Le marquis de Saint-Aulaire n'avait pas d'autres titres que son fameux quatrain sur la duchesse du Maine, non moins galant que le sonnet d'Honorat Laugier sur la duchesse de Beaufort.

Scalion de Virbluneau, lui, ne fut pas de l'Académie, quoiqu'il eût les mêmes droits d'en être que le sieur de Porchères, — j'entends qu'il eût à se reprocher les mêmes insanités poétiques. La Mode est capricieuse: elle s'engoue de celui-ci et dédaigne celui-là, taillé sur le même patron. Honorat Laugier devint célèbre : Scalion de Virbluneau resta inconnu.

Ce n'était pas faute de se démener pour être en vue et d'écrire pour être admiré ! Le pauvre Scalion de Virbluneau ! il est aussi grotesque que le sieur de Porchères, mais je me sens moins disposé à le railler, à cause de la sincérité de son extravagant amour pour la Muse — qui ne le payait pas assez de retour. Pauvre amoureux transi ! Je me le représente comme une sorte de Don Quichotte du Parnasse, rien que d'après le titre de son principal volume de vers : *Les loyalles et pudiques amours de Scalion de Virbluneau à madame de Boufflers.*

Les loyalles et pudiques amours! Et il les publiait en l'an de grâce 1599, le 10e du règne du premier

et du plus galant des Bourbons ! Il osait arborer les couleurs de sa dame dans ses mirifiques sonnets, en même temps que le sieur de Porchères les couleurs de la dame de Henri IV dans un abracadabrant sonnet destiné à faire le tour du monde — parisien ! O l'imprudent Scalion ! Plus féru encore de la tête que du cœur pour ses deux Dulcinées du Toboso, la Muse et Mme de Boufflers !

Eh bien ! dans le fatras de sonnets ridicules qui encombrent *Les loyalles et pudiques amours*, j'en ai déterré un, moins ridicule que les autres, — ou plutôt, pour parler franc, qui m'a paru tel, comparé à celui d'Honorat Laugier. C'est aussi du concettisme, des sentiments retour d'Italie, mais c'est plus sincère, plus convaincu, — c'est presque ému.

Voici ces vers, adressés par Scalion de Virbluneau, sieur d'Ofayel, à la main de sa maîtresse, — de son *inhumaine*, comme on disait en ce temps-là :

Ah ! main qui doucement me déchirez le cœur,
Et qui tenez ma vie en l'amoureux cordage ;
Mais où Nature veult monstrer son bel ouvrage
Et où le ciel versa sa bénigne faveur ;

Las ! au lieu de ce gand qui receoit tant d'honneur,
Que d'embrasser ce qui m'enflamme le courage,
Permettez qu'à présent j'aye cet advantage
Que d'estre gardien d'une telle valeur.

Si vous aimez le froid, je suis la froideur mesme ;
Si vous cherchez le chaud, j'ay un feu si estresme
Qu'il enflameroit bien l'air, la terre et les cieux.

Faictes donc, je vous pri', que mon desir avienne,
Ou si me refusez, je suppliray les dieux
(O délicatte main !) que le gand je devienne.

Pauvre, pauvre Scalion de Virbluneau ! N'être pas aimé quand on aime ainsi, c'est être deux fois ridicule.

Mais de quoi vais-je m'aviser là, de plaindre le sieur d'Ofayel ? C'était un très-mauvais poëte, mais il était poëte, c'est-à-dire qu'il aimait la Muse d'un fol amour dont les amertumes même avaient leur douceur et les aiguillons leur volupté. Alfred de Musset a raison :

..... La Muse est toujours belle,
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant,
Car sa beauté, pour nous, c'est notre amour pour elle.

D'ailleurs, à bien y regarder, ces vers dont on se moque tant ne sont guère plus grotesques que ceux de *la Puce de madame Desroches*, qu'on a tant admirés et que tant d'honorables personnes admirent encore aujourd'hui — les yeux fermés.

La Puce de madame Desroches ! Je n'en voulais pas souffler mot, et voilà que malgré moi j'en parle ! Il est écrit que je ne sortirai pas du XVIe siècle.

VII

On connaît l'histoire de ce Recueil, devenu rarissime, car je ne crois pas que nous en possédions d'autre exemplaire de l'in-quarto de la Bibliothèque nationale. Elle se lie intimement avec celle des Grands-Jours de Poitiers, aussi célèbres dans la littérature que le sont dans la politique les Grands-Jours d'Auvergne, dont Fléchier se fit le greffier folâtre.

Les commissaires du Parlement de Paris, chargés de prononcer définitivement sur une foule de causes en appel, avaient besoin de distractions qui les changeassent un peu d'air moral. Poitiers, en temps ordinaire, réduit à ses propres ressources, n'eût peut-être pas suffi à distraire ces hôtes-là ; mais de nombreux avocats avaient suivi la Cour, mais de nombreux beaux esprits avaient été attirés là par la circonstance : on faisait des vers !

Les beaux esprits et les avocats d'aujourd'hui auraient quelque peine à comprendre ces amusements des avocats et des beaux esprits d'autrefois. Aujourd'hui les conversations ont un autre aliment, qui est la politique et les drôlesses, le journalisme et le sport, le *gandinisme* et la *cocotterie*, — des mots nouveaux et des habitudes nouvelles. Aujourd'hui, dans les salons ou dans les cafés, on s'occupe beaucoup du dernier discours de M. Thiers ou du

dernier vaudeville de M. Lambert Thiboust, du duel de M. Chose ou des amants de Mlle Machin, de ceci ou de cela, — mais de poésie, point ! Poésie est morte, les mauvais rimeurs l'ont tuée !

Mais autrefois, c'était différent : on vivait un mois, trois mois, tout un hiver, sur un madrigal ou sur un épigramme, sur un *Bouquet à Chloris* ou sur un *sonnet à Cléonice ;* on se passionnait pour une strophe, on se chamaillait pour un quatrain, on avait l'épée à la main ou à la plume à propos d'un simple distique ! Autrefois !

De là cette tant célèbre *Puce de madame Desroches*, qu'explique si bien la Dédicace de Jacques de Sourdray « à noble et vertueux seigneur Ant. de la P**, » et qu'explique encore mieux l'*Avis au lecteur* d'Estienne Pasquier, « advocat au Parlement. »

« Tu en riras ie m'asseure, Lecteur, aussi n'a esté fait ce petit œuvre que pour te donner plaisir, et si tu en riras davantage quand tu entendras le motif. Quelque personage assez cognu, se trouvant en la ville de Poitiers durant les grans iours de l'an 1579 avecq'une damè d'honneur l'une des plus doctes et sages que la France porte (comme ses escrits peuvent tesmoigner) et belle en perfection, ainsi comme il la gouvernoit aperceut une puce qui s'estoit venu camper au beau milieu de son sein. Au moien de quoy luy dit par forme de risée, que

vrayement il estimoit ceste Puce la plus prudente et la plus hardie que l'on eust sceu desirer. Prudente d'avoir entre toutes les parties de ceste dame choisi ce beau lieu pour hebergement, et très hardie de s'estre mise en un si beau iour. Et comme ce propos fut reietté d'une bouche à autre par une contention mignarde, finalement celuy qui estoit auteur de la noise luy dit que puisque ceste Puce avoit receu tant d'heur de se repaître du sang d'elle, et d'estre reciproquement honorée de leurs propos, elle meritoit encores d'estre enchassée dans leurs papiers et que volontiers il s'y emploiroit, si ceste dame vouloit de sa part faire le semblable. Ce qu'elle luy accorda liberalement. Ceste parole du commencement sembloit avoir esté proférée à coup perdu : toutes fois soigneusement recueillie des deux : ils mirent la main à la plume en mesme temps pensant chascun à part soy que son compaignon eut mis en oubli ou nonchaloir sa promesse : parachevèrent leur dessein en mesme heure, tombant mesmement en quelques rencontres des mots les plus segnalez, pour le subiect. Et outre ce pensans se surprendre l'un l'autre s'entr'envoierent ce qu'ils avoient fait. Mais en cecy furent ils eus mesmes surpris, parce que en un mesme instant luy ayant envoyé d'une main ce qui estoit de sa façon, il fut d'une autre main salué par l'autre... Ces deux petits ieus com-

mencerent à courir par les mains de plusieurs : et se trouverent si agreables qu'à l'exemple de ces deux premiers quelques autres personages de marque se voulurent mettre de la partie et s'employer sur ce mesme suget à qui mieux mieux, les uns en latin, les autres en françois, quelques uns en l'une et l'autre langue, aiant chacun si bien exploité en son endroit qu'à chascun en demeura la victoire... »

Cette « dame d'honneur » si docte et si sage, mais encore « si belle en perfection, » c'était demoiselle Catherine, fille de Madelène Neveu et d'André Fradonnet, sieur Des Roches, — la mère et la fille *bas bleus*, les grand'mères des Précieuses plus tard ridiculisées par Molière. Le « personage assez cognu » — que certes vous ne connaissez pas plus que moi, — c'était Caïe-Jules de Guersans, dont le plus grand titre de gloire à nos yeux est, non pas d'être l'auteur d'une tragédie de *Panthée*, mais d'avoir été l'amant de la belle Catherine.

Les dames Des Roches tenaient bureau d'esprit ; elles avaient leur petit salon bleu, comme plus tard les dames de l'hôtel Rambouillet, où se réunissait, entre deux audiences, le dessus du panier de la société poitevine et parisienne : Achille de Harlay, président des Grands-Jours ; Estienne Pasquier, Joseph Scaliger, Jacques Courtin de Cissé, Odet de Tournebu, Jacques de Sourdray, Claude Binet,

Antoine Loisel, Scévole de Sainte-Marthe, Nicolas Rapin, Jules-César Boulanger, F. de la Couldraye, Jacques Mangot, Réné Chopin, Raoul Caillier, Brisson, Macefer, etc. Tous, sans exception, le branle une fois donné par l'amant de la belle Catherine, se mirent à célébrer la Puce en français, en latin, en grec, en espagnol, en je ne sais plus quoi encore. A voir combien ils s'échauffaient dans leur harnais à propos de cette *pucelette*, et à lire les puérilités trouvées par eux à cette occasion, il est aisé de comprendre leur secrète pensée à tous, un peu jaloux au fond de Caïe-Jules de Guersans. Si Catherine eût été moins belle, ils eussent été moins éloquents.

N'en déplaise à la Monnoye, les vers de Catherine Des Roches — car elle aussi fit sa partie dans ce concert pulicetin — sont de la même farine que ceux de ses galants admirateurs ; et puisque j'ai ouvert ce livre rare, monument des Grands-Jours de Poitiers, je ne veux pas le refermer sans lui emprunter, comme échantillon à la décharge du pauvre Scalion de Virbluneau, le sonnet suivant de Claude Binet :

Ie ne m'esbahi plus des murs de la Rochelle
Obstinez contre un Roy, ni du Roc Melusin,
Puisque contre Amour mesme au Pays Poitevin
Une autre Roche encor se déclare rebelle.

La Rochelle à son Roy se montre ore fidelle,
Lusignan a ployé sous le ioug du destin :

Et vous osez tenir encontre un Roy divin,
Deffiant iusqu'icy sa puissance immortelle.

Amour ayant en vain vostre Roc assiégé,
Ainsy qu'un espion en Puce s'est changé
Pour surprendre le fort de votre tour iumelle,

Mais il fut découvert par maints doctes esprits :
Roche, ne craignez plus que vostre fort soit pris,
Quand les enfants des Dieux font pour vous sentinelle.
Quel joli galimatias !

VIII

Peut-être s'étonnera-t-on qu'à propos des poëtes du XVIe siècle, je me sois attardé à parler des Scalion de Virbluneau et autres Claude Binet, et que je n'aie pas prononcé une seule fois le nom de Mathurin Régnier, une des gloires de ce glorieux siècle littéraire (1).

C'est que Mathurin Régnier ne fournit qu'un maigre contingent à l'Histoire du sonnet, et que je ne m'occupe que de ceux qui s'en sont vraiment occupés. Pour ce mâle esprit, ami des coudées franches, énergique en ses amours comme en ses haines, violent jusque dans ses plus grandes douceurs,

(1) Ce n'est pas, me semble-t-il, une licence bien grande de mettre Régnier dans le XVIe plutôt que dans le XVIIe siècle. Il est mort, je le sais, en 1613, — mais il était né en 1573. (A. D.)

allant droit le chemin que son oncle lui apprit, le sonnet était une sorte de corset où sa pensée avait de la répugnance à se couler, craignant d'y être étouffée. Ennemi des règles et des entraves, ce cynique de génie !

Toutefois, si je ne fais que mentionner ici pour mémoire ses sonnets sur Henri IV, sur la mort de Passerat, sur celle de Rapin, je me dois de citer — comme spécimen, et afin qu'il soit représenté par quelque morceau dans ce concert poétique — le *meilleur* de ses trois sonnets spirituels :

O Dieu ! si mes péchez irritent ta fureur,
Contrit, morne et dolent, j'espère en ta clémence.
Si mon deuil ne suffit à purger mon offense,
Que ta grace y supplée et serve mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur ;
Et, ne voyant salut que par la pénitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement que je m'en fais horreur.

Je pleure le présent, le passé je regrette,
Je crains à l'advenir la faute que j'ay faite,
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse.
Comme de père à fils uses-en doucement :
Si j'avois moins failly, moindre seroit ta grace.

Quoique le *meilleur* de tous, ce sonnet n'est pas très-bon, on le voit. Le grand raillard rimait pieuse-

ment pour faire honneur à son titre de chanoine selletier du pays chartrain ; mais, à dire le vrai, Dieu l'inspirait moins que la « divine Macette, » ou que Magdelon, « vrayment Magdelon, » et d'Esternod a été quelque peu autorisé à écrire dans son *Espadon satyrique :*

Cygoignes, Regnier et l'abbé de Thiron
Firent à leur trépas comme le bon larron :
Ils se sont repentis, ne pouvant plus mal faire.

Un contemporain de Régnier — homme d'église comme lui, et comme lui poëte — par lequel je veux clore enfin le siècle de Clément Marot et de Mellin de Saint-Gelais, de Desportes et de Ronsard, c'est Jean Bertaut, évêque de Séez, abbé d'Aunay et premier aumônier de la reine. Voici, de tous ses sonnets, le seul qui, à mon estime, mérite de surnager, avec un couplet de chanson faussement attribuée à Passerat ; il est adressé à M. Puget, trésorier de l'Epargne :

Puget, bien que tu sois des derniers de mon livre,
Si t'aurai-ie tousiours des premiers en mon cœur
Te voiant d'un esprit sage et plein de vigueur
Qui chérit les vertus et se plaist à les suivre.

De te faire en mes vers éternellement vivre,
Si ie le promettois ie serois un mocqueur :
Les vers ne rendent rien sur la Parque vainqueur,
Finir est un tribut dont rien ne se délivre.

Les plus parfaits escrits périront quelque iour,
Car rien n'estant durable en ce mortel seiour,
L'univers mesme enfin périra par la flame.

Mais si quelque amitié survit à l'univers,
A faute de te rendre immortel en mes vers
Ie rendrai ta mémoire immortelle en mon âme.

Cette fois mes dettes sont payées, et largement, au XVIe siècle. Je vais maintenant m'occuper des sonneurs de sonnets du siècle suivant, plus nombreux — mais moins méritants.

C'est le siècle du sonnet de Job et du sonnet d'Uranie !

IX

Je suis le plus heureux amant
Des neuf illustres demoiselles,
Et l'entretien le plus charmant
Des cabinets et des ruelles.

La Cour honore mes lauriers ;
Ma Muse est partout recherchée ;
Et Turenne voit nos guerriers
Lire mes vers dans la tranchée.

Persécuteur de ma vertu,
Marquis, pourquoy te mocques-tu
De ma belle façon d'escrire ?

Je descouvre ta vanité :
Tu desires que ma satire
Te monstre à la postérité.

Qui parle avec cette complaisance? François de Maynard. On n'est jamais si bien loué que par soi-même ; j'ai eu occasion de dire cela, — j'aurai probablement d'autres occasions de le répéter.

Ces compliments que s'adressait ainsi François de Maynard étaient-ils mérités ? Marin Le Roy, sieur de Gomberville, disait que oui. Il trouvait les vers de son ami « charmants, délicieux, capables de tenter l'esprit et d'esmouvoir quelque peu de désordre dans la partie inférieure de l'homme ; » mais il se hâtait de l'en excuser — c'était avant sa liaison avec les solitaires de Port-Royal — en ajoutant : « Si ces qualitez sont des crimes, il faut priver la nature de la plus belle partie d'elle-mesme, il faut banir des villes leur principalle gloire et leur véritable ornement, il faut peupler les déserts et les cloistres de toutes les belles femmes. »

Je ne reproche pas à Maynard d'avoir fait des *Priapées*. Je crois comme lui que ses vers les plus libertins

> ... Choquaient moins les bonnes mœurs
> Que le barbouillé de la farce.

D'ailleurs, sa vie fut chaste si ses poésies ne le furent pas, — *lasciva est nobis pagina, vita proba*, dit Martial.

Ce que je lui reproche, c'est de n'avoir pas suffi-

samment justifié, auprès de la Postérité, la bonne opinion que ses contemporains avaient de lui — et qu'il en avait lui-même. Toutefois il y aurait injustice flagrante à lui refuser, non pas seulement de l'ingéniosité, mais, en certains endroits de son livre, une grande noblesse de sentiments et un grand bonheur d'expressions. Je n'ai cité que six sonnets de Ronsard, le maître sonneur, je n'ai donc pas le droit d'en citer plus de deux de Maynard, qui ne va que loin après lui.

Je choisis donc, parmi cette foule de vers laudatifs adressés à la Reine, au Roi, au duc d'Enghien, au cardinal Mazarin, au chancelier Séguier, au comte de Carmain, à la comtesse de Crussol, au duc de Guise, au duc de Longueville, au marquis de Noailles, à tout le monde — même à La Serre ! — je choisis ce sonnet, à cause de la très-remarquable expression qui le parfume comme une giroflée un vieux mur :

Merlin, je me déplais au climat où nous sommes ;
On n'y veut escouter ny raison ny conseil.
Où pourrai-je trouver l'innocence des hommes
Qui virent les premiers l'enfance du Soleil ?

Le front impérieux et l'orgueilleuse pompe
D'un heureux imposteur incommode mes yeux,
Et je ne puis souffrir qu'un favory me trompe
Après l'avoir assis entre les demy dieux.

Mon esprit est guery, ma folie est passée ;
On ne me verra plus déguiser ma pensée,
Prodiguer mon encens et fléchir les genous,

Pour plaire laschement à ces âmes de boue
Que la fortune élève au plus haut de sa roue,
Lorsqu'elle est en humeur de se mocquer de nous.

Une trouvaille, ces *âmes de boue*, — comme le vers-soupir du sonnet de Baïf ! Quand on a écrit cela, on sort du commun des poëtes : on n'a pas été qu'un enfileur de rimes, on a été un penseur.

J'excuse Meynard de son outrecuidance — c'est-à-dire de la merveilleuse confiance qu'il avait en son génie. Un grain de beauté, c'est presque de la beauté !

Un sonnet où se trouve un autre *signe* d'un tout autre agrément, c'est celui-ci, qui n'est pas de Maynard, mais qui est certainement d'un de ses contemporains — inconnus — et que je m'empresse de citer de peur de l'oublier :

Voir un ferme genoux mollement tendrelet,
Joly, rond, et mignard, que l'on voit embelly
D'un petit tein cler brun qui le rend si joly
Quand il est secondé d'un mouvement folet ;

Voir le long de la greve un beau bas violet
Qui proprement tiré apparoist enrichy
Des deux costés du pied d'un fil vray cramoisy,
Et dessus la jartière un petit bourcelet ;

Voir le petit patin couppé à ondelette
Et, sur le coup du pied, une belle esguillette,
Des couleurs que l'on veult agréable choisir,

Ce rendre proprement. Voir la greve jumelle,
Le genoux, la jartière et le patin de celle
Qui de son tein cler brun bourelle mon désir.

Cela ne vaut-il pas les *âmes de boue* ?

X

Assurément Guillaume Colletet ne devait pas trouver à son goût les sonnets de Maynard, lui qui avait fait la Syntaxe du sonnet et qui voulait qu'on ne s'écartât pas des règles qu'il en avait tracées. Pour lui, en effet, il ne suffisait pas que l'on fît une pièce de quatorze vers, deux quatrains et deux tercets, il exigeait que les rimes des premiers fussent semblables pour être correctes.

Or, dans aucun de ces sonnets du poëte toulousain dont il écrivit la vie ne se trouve observée cette règle fondamentale — et puérile. Maynard aurait pu répondre, pour sa défense, qu'il n'était pas l'auteur de cette innovation, qu'il en avait trouvé des exemples dans Malherbe même, et que d'ailleurs, si on ne trouvait pas bon d'appeler sonnets ses poëmes de quatorze vers, on leur donnât « le nom ou d'épigramme, ou de madrigal, ou tel autre qu'on avisât pour le mieux. »

Mais Guillaume Colletet eût été mal venu à repro-

cher à Maynard de violer des règles qu'il violait lui-même d'une autre façon. « Le sonnet, dit-il en son *Traité*, a je ne sçay quoy de plus sérieux, de plus grave et de plus relevé que l'épigramme, qui receoit toute sorte de sujets héroïques et populaires, sérieux et enjoüez. Et ce populaire et enjoüé répugne autant à la gravité du sonnet qu'une matacinade répugne à la sévérité d'un magistrat ou d'un sacré ministre. »

Vraiment, monsieur le magister ? J'ai bien envie de vous mettre en contradiction avec vous-mêmes en vous remettant sous le nez une *matacinade* amoureuse de votre propre fabrique, adressée — sous le couvert de Carite — à votre chambrière Claudine :

Elle étoit dans mon lit et j'étois avec elle,
Tous deux blessés d'amour et tous deux languissans ;
J'y flattois son esprit, elle y flattoit mes sens
De toutes les faveurs d'une amante fidèle.

Cependant, ô douleur que le temps renouvelle !
Encor qu'elle eust des yeux et des doigts agissants,
Je tentai mille efforts qui furent impuissants,
Et l'espoir d'un plaisir fut ma peine éternelle.

Par quels enchantemens lui parus-je un rocher ?
Est-ce que je haïs ce qui m'étoit si cher ?
Est-ce qu'elle ait perdu sa jeunesse et sa grâce ?

Non, Carite qui fais et ma vie et ma mort,
C'est qu'il paraît en moi, comme enfin tout se passe,
Que le corps s'affoiblit quand l'esprit devient fort.

Ah ! monsieur Colletet, vous dites noir et vous faites blanc ! Vous voulez qu'on soit grave et vous êtes badin ! La Postérité ne vous croira plus sur parole, maintenant.

Pendant qu'elle y sera, la Postérité — tout en admirant justement votre

Et l'espoir d'un plaisir fut ma peine éternelle,

qui est un très-beau vers — vous demandera compte du plagiat manifeste, dont vous vous êtes, involontairement ou volontairement, rendu coupable. Car ce sonnet à Claudine Carite se retrouve dans l'élégie si peu connue :

Un jour, le malheureux Lysandre...

que Pierre Corneille essaya plus tard de racheter en mettant en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il est vrai d'ajouter que Corneille en avait lui-même emprunté l'idée à une élégie plus connue de Mathurin Régnier :

Quoy ! ne l'avois-je assez en mes vœux désirée ?

De son côté, il est certain que Mathurin avait emprunté quelque chose de cette idée au *Satyricon* de Pétrone : *sed nervorum subita debilitate Circe decepta fuit*. Et Pétrone, à son tour, l'avait empruntée aux *Amours* d'Ovide : *at non formosa est*. Quant à Ovide,

il l'avait empruntée à je ne sais qui. Il est si difficile, quand on vient après les autres, de ne pas répéter ce qu'ils ont dit ! La moelle des anciens sert forcément et naturellement de nourriture aux modernes : tout ce qu'on peut faire, quand on copie, c'est d'essayer d'être original.

Un sonnet de cette époque, que son auteur n'a emprunté à personne, et que je demande la permission de trouver admirable, non pas à cause de sa forme générale, mais rien qu'à cause des deux vers qui la terminent, c'est le sonnet suivant de Théophile de Viau :

Courtisans qui passez vos iours dans les delices,
Qui n'esloignez iamais la demeure des Roys,
Qui ne sçavez que c'est que la rigueur des loix,
Vous seuls à qui le Ciel a caché ses malices,

Si vous trouvez mauvais qu'au fort de mes supplices
Les soupirs et les pleurs m'échapent quelquefois,
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois
Qui de mon desespoir vont estre les complices

Vous verrez que mes maux sont sans comparaison
Et que i'invoque en vain le temps et le raison.
Aux tourmens infinis que le destin m'ordonne

Ie sens de tous costez mon espoir assailly :
Pourquoy veux ie espérer aussi qu'on me pardonne ?
On ne pardonne point à qui n'a point failly !

Qu'en dites-vous, ami lecteur qui jugez sans pré-

ventions et m'autorisez à juger de même ? A moins que je ne me trompe grossièrement et que je ne prête à Théophile des intentions qu'il n'a jamais eues, il me semble qu'il y a dans son

On ne pardonne point à qui n'a point failly !

une ironie douloureuse et une amertume profonde. C'est le cri d'une âme gorgée d'ennuis et de misères, qui ne sait plus où se réfugier, ayant perdu sa foi dans la justice de Dieu aussi bien que dans la justice des hommes. Théophile proteste là éloquemment contre les calomnies des pères Garasse, Voisin, Caussin, Renaud et Guérin, qui lui avaient valu de si odieuses persécutions. Dame ! il avait été brûlé vif — en effigie — sur la place de Grève !

XI

Ce qui donne tort à l'assertion du sieur Guillaume Colletet — touchant les qualités requises pour confectionner proprement un sonnet,— ce n'est pas seulement lui-même, ce sont les autres. Le sonnet est une forme quelconque dans laquelle on a le droit d'introduire ce qu'on veut, des choses tristes ou des choses enjouées, des tendresses ou des méchancetés. Contrairement à l'opinion de maître Guillaume, je suis, comme Montaigne, « de ceulx qui tiennent que la

poësie ne rid point ailleurs comme elle faict en un subiect folastre et desrèglé. »

Desreglé, le sonnet de Colletet cité plus haut, — et qui, entre parenthèses, est loin de valoir, comme forme et comme sentiment, celui qu'il mit en tête des *Œuvres poétiques* de Jean Bertaut :

Beaux vers, sainctes fureurs, douces loix d'un empire
Qui couvre de lauriers le tyran de nos cœurs,
Etc.....

Folastre, le sonnet de Marc-Antoine Gérard, sieur de Saint-Amand, que je vais citer pour étayer mon dire, — le sonnet des *Goinfres :*

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Goths,
Nous éclairent sans cesse en roüant la prunelle ;

Hausser notre chevet avec une escabelle,
Être deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimaçant ainsi que les magots
Qui baillans au soleil se grattent sous l'aisselle ;

Mettre au lieu de bonnet la coiffe d'un chapeau,
Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau
Dont le dessus servit à nous doubler la panse ;

Puis souffrir cent brocards d'un vieux hôte irrité
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense,
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

Sonnet d'ivrogne spirituel et de gourmand incor-

rigible ! Saint-Amand aimait la bonne chère et les fines ripailles ; il était l'hôte assidu de la Coiffier s'il était hôte ponctuel des séances de l'Académie, il chantait les vertus du Cantal, comme éperon de boisson, s'il célébrait les charmes de la *solitude* comme inspiratrice des poëtes. C'était son droit, après tout, et son sonnet des *Goinfres* vaut bien son poëme de *Moïse sauvé!*

Mais laissons là, s'il vous plaît, l'ami du cabaretier Faret, et continuons à prouver que Guillaume Colletet n'était pas autorisé à restreindre, ainsi qu'il l'a fait, la nature du sonnet. S'il y a des sonnets tendres, élégiaques et galants qui lui donnent raison, il y en a aussi de grotesques, de familiers, d'ironiques et de sanglants qui lui donnent complètement tort, je le répète.

Parmi les sonnets grotesques, — je ne dis pas ridicules, — j'ai choisi comme exemple celui de Saint-Amand. Sonnet grotesque aussi celui par lequel Mme Deshoulières — la Deshoulières des *Prés fleuris qu'arrose la Seine* — rend compte du chef-d'œuvre de Racine :

Dans un fauteuil doré Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien ;
Sa Nourrice, lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Hypolite la hait presque autant qu'elle l'aime,
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien;

La Nourrice l'accuse, elle s'en punit bien.
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie au cuir rouge, aux crins blons,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons
Que, malgré sa froideur, Hypolite idolâtre.

Il meurt enfin traîné par ses coursiers ingrats,
Et Phèdre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en se confessant mourir sur le théâtre (1).

Parmi les sonnets familiers, je choisirai celui de Charles de Santeuil à M. de Bérulle, premier président à Grenoble :

Ma muse n'est point mercenaire,
Je fais des vers comme je bois,
Et n'en ferois pas pour un roi
Si je n'avois dessein d'en faire.

Mon style est libre et volontaire,
Mon caprice est ma seule loi,

(1) Quelques commentateurs ne veulent pas que ce sonnet grivois soit d'Antoinette du Ligier de La Garde, épouse de Guillaume de La Fon de Bois-Guérin, seigneur Deshoulières, et l'attribuent — sans plus de preuves — au duc de Nevers, ennemi de Racine, comme il était celui de Boileau. Dans le doute où l'on est du véritable coupable, je préfère m'en tenir à l'opinion générale, qui consacre le nom de l'élève poétique de Jean Hesnault comme celui de l'auteur de cette épigramme gaillarde, si jolie du reste, — de qui qu'elle soit.

Pendant que je traite des sonnets grotesques, si j'en profitais pour citer celui que j'ai découvert dans les *Muses*

Et, Seigneur, quand j'écris pour toi,
Je me plais avant que de plaire.

Il est vrai que ma volonté
Penche en cela de ton côté,
Et suit la vertu qui m'anime :

Heureux si dans ce beau projet
Je pouvois élever ma rime
A la dignité du sujet.

N'est-ce pas que ces vers-là sont d'un tour élégant et d'un esprit indépendant ? Je les aime et voudrais vous les faire aimer : on a tant accusé les poëtes de

---

françoises ralliées de diverses parts, du sieur Despinelle ? Ce sont des *Vœux* adressés à une maîtresse :

La grandeur et l'amour, le destin, la victoire
D'un Dieu, d'une beauté, du ciel et des soldarts,
Conduise, enflamme, anime, et pousse en mille parts
Tes pas, ton cœur, ton âme et ta vertu notoire.

Junon, Pallas, Cypris, et la vieille Memoire
De ses biens, de ses dons, de ses ris, de ses arts,
Remplisse, orne, contente, et chante tes hazars,
Ta maison, tes beaux ans, ton esprit, et ta gloire ;

Que le printemps, l'Esté, que l'Automne et l'Hyver,
De ses fleurs, de zephirs, de ses fruicts, de son air,
Te parfame, t'esvente, et t'honore et t'agrée.

Bref, que l'air, que le feu, que la terre, et que l'eau
Souffle, eschauffe, nourrisse, et raconte à Nérée
Ton los, ton sein, ton corps, et ton renom plus beau !

Que dites-vous de ce sonnet en vers rapportés d'un bout à l'autre ? N'est-ce pas la chose la plus prodigieuse — et la plus bouffonne — du monde ?

bassesse et de lâche courtisanerie ! Celui-ci s'incline noblement, il ne rampe pas.

Charles de Santeuil me servira de transition naturelle pour passer à l'épigramme en quatorze vers de Saint-Pavin contre Boileau, — épigramme que je n'ai pas le courage de trouver injuste, quoiqu'elle soit un peu injurieuse :

Despréaux, grimpé sur Parnasse,
Avant que personne en sût rien,
Trouva Régnier avec Horace
Et rechercha leur entretien.

Et cet acrostiche en écho, fait sur la bataille de la Marsaille :

Le bruit de ta grandeur, dont n'approche personne. sonne,
On sait le triste état où sont tes ennemis..... mis,
Voudroient-ils s'eslever, bien qu'ils soient terrassés. assez ?
Ils connaîtront toujours la victoire immortelle..... telle.

Superbes alliés, vous suivrez les exemples..... amples
D'Alger et des Genois implorant d'un pardon..... don.
En vain toute l'Europe oppose ses efforts..... forts :
Bataillons sont forcés et villes entreprises..... prises ;

Oh ! que par tant d'exploits vous serez embellis.... lys !
Votre gloire en tout lieu du combat de Marsaille... aille,
Rendant la Ligue entière après mille combats..... bas !

Belge, tu marcheras pareil à la Savoie..... voie.
On te voit tout tremblant sous un tel souverain.... Rhin :
Nous te verrons aussi sous un roi si célèbre..... Ebre !

Si le mérite de la poésie consistait dans la difficulté vaincue, assurément l'auteur de ce sonnet serait digne du

Sans choix et de mauvaise grâce,
Il pilla presque tout leur bien ;
Il s'en servit avec audace
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poëtes,
Dans ses satyres indiscrètes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne :
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

A méchant, méchant et demi ! *Le Régent du Parnasse* avait trouvé plus forte partie que lui. Pourquoi diable aussi s'avisait-il d'accuser Saint-Pavin d'athéisme — à une époque où l'on brûlait encore les athées ?... (1).

---

plus vert laurier, et je serais forcé de lui donner le pas sur Desportes et Ronsard. Mais ce n'est pas de lauriers qu'il faut ceindre son front, c'est de chardons qu'il faut lui emplir la bouche pour le récompenser selon ses mérites — et aussi pour le faire taire. On n'a jamais rien vu de plus abracadabrant ! (A. D.)

(1) Je regrette de n'avoir pu trouver le reste du sonnet fait par Louis de Sanlecque contre ledit Boileau, à propos de la fameuse querelle concernant la *Phèdre* de Pradon,— lequel sonnet commençait par :

Dans un coin de Paris Boileau, tremblant et blême,
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien.
Voilà ce qu'a produit son style peu chrétien :
Disant du mal d'autrui, l'on s'en fait à soi-même.

Tous les sonnets de Saint-Pavin, du reste, sont autant d'épigrammes ; témoin cet autre, composé en l'honneur de la *Pucelle* de Chapelain :

Je vous dirai sincèrement
Mon sentiment sur la *Pucelle*.
L'art et la grâce naturelle
S'y rencontrent également.

Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelle,
Et toute sa conduite est telle
Qu'il faut la louer hautement.

Elle est pompeuse, elle est parée,
Sa beauté sera de durée,
Son éclat peut nous éblouir ;

Mais enfin, quoiqu'elle soit telle,
Rarement on ira chez elle
Quand on voudra se réjouir.

La duchesse de Longueville n'exprimait pas un autre sentiment quand elle disait, à propos de ce poëme chéri de l'hôtel Rambouillet : « Cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux. »

XII

Quoique j'aie grande hâte d'en arriver à la tant célèbre querelle des *Uranins* et des *Jobelins*, je ne puis m'empêcher de faire encore un peu l'Étude buissonnière et de m'arrêter quelques instants aux sonnets dits les *Sonnets de la Belle Matineuse*.

Cette comparaison de l'Aurore ou du Soleil avec une jeune et jolie fille sortant languissamment de son lit, traînant après elle, comme autant de nuages diaphanes, les mousselines roses qui accusent davantage la blancheur marmoréenne de ses belles épaules, de sa belle croupe, de toutes ses belles rondeurs que l'œil baise avant la bouche, — cette comparaison doit venir à l'esprit de quiconque a un peu d'imagination à son service. Et les poëtes de tous les temps ont eu de l'imagination !

Le premier donc qui, dit Gilles Ménage, eut « cette pensée de la comparaison de l'Aurore ou du Soleil avec une belle personne » — de n'importe quel sexe — « que l'on rencontre à la pointe du jour, est un certain Quintus Catulus. Aussi l'a-t-il très-noblement exprimée dans ces vers qu'il fit pour le comédien Roscius :

Constiteram exoriéntem Auroram forte salutans,
Cum subito a læva Roscius exoritur.

Pace mihi liceat, cœlestes, dicere vestra,
Mortalis visu 'st pulchrior esse Deo.

« Après ce Quintus Catulus — ajoute Ægidius Menagius — un autre poëte, dont le nom nous est inconnu, a heureusement employé cette même pensée en ces quatre vers :

Occurris cum mane mihi, ni purior ipsa
Luce nova exoreris, Lux mea, dispeream.
Quod si nocte venis (jam verò ignoscite Divi),
Talis ab occiduis Hesperus exit aquis. »

Gilles Ménage a raison : le premier distique est très-beau ; ce *lux mea*, avec ce *luce nova*, est dit joliment, et je suis comme assuré que l'auteur n'a point vécu dans un siècle barbare.

Les poëtes italiens traduisirent ensuite l'épigramme de Catulle ; Annibal Caro, entre autres, en fit ce sonnet :

Eran l'aer tranquillo et l'onde chiare ;
Sospirava Favonio, et fuggia Clori :
L'alma Ciprigna inanzi à i primi albori
Ridendo empia d'amor la Terra e'l Mare,
La ruggiadosa Aurora in ciel piu rare
Etc., etc...

Ce fut à qui le traduirait ici. Petits et grands, tout le bataillon sacré des rimeurs d'alors, même les vagabonds et les intrus qui

..... comme Colletet (1),
Attendaient pour dîner le succès d'un sonnet,

s'escrimèrent à qui mieux mieux là-dessus, en renchérissant encore, bien entendu, sur les concetti de l'original — inséparables de la langue, de l'époque et du sujet mêmes.

Je ne m'aviserai pas de vous donner toutes ces traductions, dont la meilleure ne vaut pas le diable, — quoique Ménage trouve admirable cette meilleure, qui est de Voiture : je ne veux pas vous faire prendre en horreur le sonnet.

Avant Voiture, Méziriac — « un des plus savants hommes » du siècle — avait dit :

Vous levant si matin vous troublez tout le monde,
Vous faites que le Jour chasse trop tost la Nuit,
Et que d'un pas hasté chaque estoille s'enfuit
Pensant que le Soleil sorte déjà de l'Onde...

Avant Méziriac, Olivier de Magny avait dit :

J'étois tout prest à saluer l'Aurore
Que je voyois de l'Orient sortir
Et de ses fleurs largement départir
Aux prez, aux champs, aux montagnes encore...

(1) François Colletet, poëte famélique, et non Guillaume Colletet, poëte ayant pignon sur rue et argent en poche. L'un est le fils, l'autre le père, il ne faut pas les confondre. (A. D.)

Voiture, lui, traduisit ainsi, pour « plaire à Balzac » :

Des portes du Matin l'amante de Céphale
Ses roses espandoit dans le milieu des airs
Et jettoit sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle estale,

Quand la Nymphe divine à mon repos fatale
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers
Qu'il sembloit qu'elle seule esclairast l'Univers
Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le soleil, se hastant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flame à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'Onde, la Terre et l'Air s'allumoient à l'entour :
Mais auprès de Phillis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Phillis estoit l'Astre du Jour.

« Sonnet admirablement beau ! » s'écrie Ménage en sa lettre à Conrart. « N'en déplaise aux Uranistes, ajoute-t-il, il vaut mieux mille fois que celuy pour Uranie qu'ils ont tant prosné. »

Mille fois mieux ? C'est ce que nous allons voir bientôt, en brûlant la politesse à Malleville (1), à Tristan, à Marescal, à Rampalle — et à Ægidius Menagius lui-même.

(1) A Rampalle, à Marescal et à Tristan, oui ; mais à Claude de Malleville, secrétaire du maréchal de Bassompierre, et un des premiers membres de l'Académie française ? Son sonnet sur la *Belle Matineuse*, si fameux, mérite bien l'honneur que je viens de faire à celui de Voiture ;

XIII

Car il était juge et partie là dedans, ce bel esprit, et si on l'avait confessé comme il faut, on eût certainement obtenu de lui l'aveu que le meilleur des sonnets composés en l'honneur de la *Belle Matineuse*, ce n'était pas celui de Voiture, mais le sien. Les poëtes ne dédaignent pas de louer les autres poëtes, mais c'est à la condition expresse qu'ils se loueront beaucoup plus et beaucoup mieux — tout haut ou tout bas.

Et Ménage était poëte, — du moins dans le sens qu'on donnait alors à ce mot : il rimait ! On ne ronsardisait plus alors : on versifiait. On ne mettait plus son cœur dans ses vers, comme un parfum : on y mettait son esprit, comme un condiment. On ne

---

un de plus ou de moins, cela n'a pas d'importance, d'ailleurs, dans une Anthologie comme celle-ci. Je cite donc :

Le silence regnoit sur la terre et sur l'onde,
L'Air devenoit serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyr, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une haleine feconde.

L'Aurore deployoit l'or de sa tresse blonde
Et semoit de rubis le chemin du soleil ;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour esclairer le monde ;

chantait pas la passion : on quintessenciait la galanterie. L'amour était devenu un simple trope et les amants des grammairiens.

Ménage était donc un poëte de cette farine blutée et ressassée avec laquelle on eût pu difficilement faire ce pain divin qu'on mange à deux. Il était poëte en grec, en latin, en espagnol, en italien — et même en français. Il eût été digne de figurer dans la galerie des doctes enthousiastes de la *Puce de madame Desroches*, et je comprends à merveille qu'il figure en tête de la *Guirlande de Julie*, — cette *Puce* du XVIIe siècle.

J'en veux parler un instant, de cette *Guirlande* fameuse que Huet a appelée le « chef-d'œuvre de la galanterie » : cela ne nous éloignera pas de notre sujet, puisqu'il y a là dedans un sonnet, et que ce sonnet est de Gilles Ménage.

En ce temps-là, rue Saint-Thomas-du-Louvre, était un hôtel bien connu de tout ce que Paris

---

Quand la jeune Philis, au visage riant.
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez pas jaloux !
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la Nuit avoient fait devant vous.

Évidemment, c'est la même chose, mais dite d'une tout autre façon : c'est la même femme vue avec d'autres yeux.
(A. D.)

comptait de doctes personnes des deux sexes, l'Hôtel de Rambouillet, dont la marquise et l'une de ses filles, Julie-Lucine d'Angennes, étaient les reines adorées, comme jadis à Poitiers, dans leur petite maison, Madeleine Neveu et Catherine Des Roches.

Le Jules de Guersans de la belle Julie d'Angennes était le duc de Montausier. Les autres adorateurs vieux ou jeunes, se contentaient d'aimer : lui, plus exigant, n'avait été content que lorsqu'il avait été aimé. Les autres n'étaient que des poëtes, et il était duc par-dessus le marché, lui. Il faisait comme eux des madrigaux pour l'incomparable beauté qui trônait chaque soir dans le petit salon bleu de l'Hôtel de Rambouillet, mais il était le seul d'entre eux que « l'incomparable » daignât récompenser efficacement. Le seul aussi qui, le jour de la fête de la belle Julie, fut assez riche pour lui envoyer, au lieu d'une corbeille de fleurs naturelles, un énorme bouquet de vers calligraphiés sur vélin par Nicolas Jarry, — le Favarger du temps. Ce fut la *Guirlande de Julie*.

Les jardiniers qui avaient ainsi dépouillé leur parterre pour les beaux yeux de Julie d'Angennes s'appelaient Montausier, Chapelain, Malleville, Scudéry, Habert (abbé de Cérisy), Colletet, Habert, (capitaine de l'artillerie), Gombaud, d'Andilly le

fils, Des Marets, Tallemant des Réaux, Martin, Conrart, Godeau, Arnaud de Corbeville, marquis de Racan, de Briote, de Montmor, et je ne sais plus qui encore. Mais toutes les fleurs offertes par eux étaient de la même famille, .— celle des madrigaux ; Gilles Ménage, seul, fournit un sonnet que je donne ici non comme bon, mais comme sien :

Sous ces ombrages verds la Nymphe que j'adore,
Ce miracle d'amour, ce chef-d'œuvre des Dieux,
Avèque tant d'éclat vient d'éblouïr nos yeux,
Que Zéphyre amoureux l'auroit prise pour Flore.

Son teint estoit plus beau que le teint de l'Aurore,
Ses yeux estoient plus vifs que le flambeau des cieux :
Et sous ses nobles pas on voyoit en tous lieux
Les roses, les jasmins et les œillets éclore.

Vous qui pour sa *Guirlande* allez cueillant des fleurs,
Nourrissons d'Apollon, favoris des neuf sœurs,
Ne les épargnez point pour un si bel ouvrage.

Venez de mille fleurs sa teste couronner.
Sous les pieds de *Julie* il en naist davantage
Que vos savantes mains n'en peuvent moissonner.

Ne pas trouver mieux, à vingt-sept ans, quand doivent flamber dans le cœur et dans la tête toutes les audaces et toutes les extravagances ! Ah ! décidément, ces beaux esprits étaient de bien médiocres poëtes et de bien pitoyables amants ! Ils n'avaient ni le feu sacré de la jeunesse ni le feu sacré de l'esprit, ces beaux esprits !

Mais laissons là Ægidius Menagius et son sonnet précieux pour arriver enfin aux sonnets non moins *précieux* — mais plus célèbres — de Benserade et de Voiture, et à la grande querelle des Uranins et des Jobelins, aussi célèbre dans l'Histoire de la littérature que celle des Guelfes et des Gibelins dans l'Histoire de la politique, que celle des Réalistes et des Nominaux dans l'Histoire de la philosophie, que celle des Molinistes et des Jansénistes dans l'Histoire de la religion, que celle des Capulets et des Montaigus dans l'Histoire des familles.

XIV

Deux nobles maisons, les Condé et les Longueville, quoiqu'en rivalité depuis longtemps, vivaient cependant en paix : un sonnet survint — et voilà la guerre allumée.

Voiture était mort depuis une année à peine, léguant son dernier soupir et son dernier sonnet à la fière beauté au service de laquelle il avait voulu rester jusqu'à ce moment suprême, heureux de mourir ayant au cœur les sentiments dans lesquels il avait vécu : j'ai nommé Mme de Longueville, que son platonique amant — quelques indiscrets disaient *amant* tout court — adorait en vers sous le nom peu compromettant d'Uranie. Ce sonnet, précieu-

sement recueilli par celle en l'honneur de qui il avait été fait, vous le connaissez :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauroit guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pust secourir
Ni qui sçust rappeler ma liberté bannie.

Dès long temps je cognois sa rigueur infinie ;
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte et me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,
Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

A quoi le non moins galant et plus jeune Isaac Benserade, le dernier des Abencerrages, répliqua par un autre sonnet « à une dame de qualité », — sonnet qu'il faut consigner ici comme une des principales pièces du procès qui se jugea entre lui et l'ombre de Voiture :

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il s'est lui-mesme icy dépeint,

Accoustumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoiqu'il eust d'extresmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla...
J'en cognois de plus misérables.

C'est d'un joli galimathias, tout cela, n'est-ce pas? Sonnet de Job, sonnet d'Uranie, les deux se valaient, ils faisaient la paire, — ithos l'un, pathos l'autre (1) Eh bien! des gens de goût — mais d'un goût gâté par un amour exagéré du concettisme, de l'euphuïsme et du gongorisme — s'y laissèrent prendre naïvement, comme mouches en lait, et se passionnèrent sincèrement pour ces roucoulades de ramiers poétiques, pour ces contre-petteries littéraires indignes d'arrêter l'attention même pendant cinq minutes. On porta aux nues, ceux-ci Bense-

(1) Quand Benserade, au lieu de ce sonnet prétentieux, aurait pu montrer celui-ci, qui avait du moins le mérite de n'être pas amphigourique, — et être clair, c'est être français :

Bouche vermeille au doux sourire,
Bouche au parler délicieux,
Bouche qu'on ne saurait décrire,
Bouche d'un tour si gracieux,

rade, ceux-là Voiture, et le peuple élégant, la tourbe des beaux messieurs et des belles dames, se partagea à cette occasion en deux camps, le camp des Uranins et le camp des Jobelins. Tous étaient admirateurs ou dénigreurs, amis ou ennemis : aucun n'était indifférent. A la tête des Jobelins était le prince de Conti ; à la tête des Uranins, la duchesse de Longueville.

Il faut chercher dans le *Recueil de Sercy* la belle collection de pièces composées pour ou contre ces deux chefs-d'œuvre, et les noms, prénoms et qualités des tenants des deux chefs-d'œuvriers. Le temps m'en manque — ainsi que l'envie. A quoi bon aller remuer les cendres de ces petites passions des beaux esprits du XVIIe siècle ? Personne ne m'en saurait gré, et je m'en voudrais à moi-même de mes loisirs gaspillés dans la recherche de ces graves frivolités d'autrefois.

Bouche que tout le monde admire,
Bouche qui n'est que pour les Dieux,
Bouche qui dit ce qu'il faut dire,
Bouche qui dit moins que les yeux;

Bouche d'une si douce haleine,
Bouche de perles toute pleine,
Bouche, enfin, sans tant biaiser,

Bouche la merveille des bouches,
Bouche à donner de l'âme aux souches;
Bouche, le dirai-je, à baiser.

Néanmoins j'aurai le courage d'ouvrir les deux énormes in-folio des *Lettres de Balzac*, pour y prendre quelques passages de la *Dissertation* qu'il fit là-dessus. Balzac, le *grand épistolier*, qui de son aveu — tardif — avait été non-seulement le parrain du sonnet d'Uranie, mais encore « la sage-femme de ce bel enfant, » Balzac nous apprendra peut-être quelque chose en chemin. Laissons-le causer :

« Les deux sonnets, dit-il, sont de charactères différens ; et par conséquent, s'il en faut croire les maistres de l'art, il ne se peut faire icy de comparaison, ni adjuger de preference. Pour le moins, la comparaison ne sçauroit estre que defectueuse, et la preference sera tousjours contestée, parce qu'elle sera tousjours disputable. Le sonnet d'Vranie est dans le genre grave ; le sonnet de Iob dans le delicat. Il y aura des gens qui estimeront davantage celuy d'Vranie, et tout ensemble aimeront davantage celuy de Iob. L'un semble avoir plus d'esclat et plus de force ; l'autre plus d'agréement et plus de finesse...»

Arrêtons-nous ici, je vous en prie ; nous reprendrons tout à l'heure. Ce Balzac est un grand finassier, — je veux dire un grand politique. Sommé de se prononcer dans ce débat, il ne se prononce pas du tout, il louvoie, il lanterne, il distribue ses coups de goupillon à droite aussi bien qu'à gauche, et l'eau bénite mouille d'aise les Uranins aussi bien

que les Jobelins. Cette adroite hésitation, cette courtisanerie de poëte à propos de poëtes, fâche à la fin, et l'on s'écrie, pour le contraindre tout à fait : *Lequel des deux sonnets aimeriez-vous mieux avoir fait ?* « Je ne pense pas, répond-il, qu'on me doive presser là-dessus. Je serois contraint de respondre que je ne voudrois avoir fait ni l'un ni l'autre, parce que je ne veux point faire de sonnets dont je sois obligé de me confesser. Mais quand il n'y auroit pas de peché, il y auroit tousjours de la messeance à un homme de mon âge de se mesler de semblables choses.

Il a neigé cinquante ans sur ma teste

aussi bien que sur celle de Ronsard. La vieillesse s'est venue saisir de moy avec tout son funeste esquipage, accompagnée de toutes ses miseres et de tous ses maux. En cet estat-là, il voudroit autant me demander de laquelle des deux courantes j'aimerois mieux estre l'autheur, ou de la Maulevrier, ou de la Chabote.....»

Ah ! l'hypocrite ! il ne veut pas se prononcer, non ! Quoique Saintongeais, il est presque aussi Normand que Pierre Corneille, qui, sommé de se prononcer, comme lui, comme tout le monde, s'en tirait de cette façon :

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour

Et semblent vouloir tour à tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement,
Suivant son petit jugement,
Et, s'il faut y mesler le nostre :

L'un est sans doute mieux resvé,
Mieux conduit et plus achevé,
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

L'autre ! quel autre ? L'un ! quel un ? Voyons, à qui la palme de Job-Benserade ou de Voiture-Uranie ? Ah ! si la chose n'était pas si plaisante, qu'il serait triste de voir l'immortel auteur du *Cid* se débattant, comme un aigle dans des toiles d'araignée, au milieu de tous ces ridicules papotages de l'hôtel de Longueville !

Balzac, à la bonne heure ! C'était son élément, à cet épistolier beaucoup plus bel esprit que grand esprit, ami de tous ces ronrons littéraires ronronnés par tous ces chats maigres sur le dos desquels passaient et repassaient, pour en tirer des des étincelles électriques, les blanches mains des plus belles dames d'alors, duchesses et princesses ! C'était son élément, à ce « Père de l'éloquence

française » à qui « un bouquet, une paire de gants, une affaire d'un escu, ne fournissoient pas moins de quoy plaire que toute la gloire et toute la grandeur des Romains. » Mais à Pierre Corneille ? à ce fier génie nourri de la fortifiante moelle de l'Antiquité, à ce mâle esprit dont les œuvres — des chefs-d'œuvre — sont « une école de grandeur d'âme ?...»

Balzac ne voulait donc pas, de peur de se compromettre, se prononcer nettement dans la grande querelle des Jobelins et des Uranins ; tout au plus voulait-il se laisser deviner. Cependant, comme on le presse, comme on revient à la charge, il s'évertue de nouveau à parler pour ne rien dire, — du moins pour ne rien dire qui puisse engager sa responsabilité. Il danse sur les œufs sans les casser !

Au fond, Balzac se prononçait en prose comme Corneille s'était prononcé en vers. Tous les deux — et d'autres avec eux — en agissaient avec le même machiavélisme que Mlle de La Roche-du-Maine, fille d'honneur de la reine, laquelle, pressée de dire pour qui elle se déclarait, pour Job ou pour Uranie, avait répondu qu'elle se déclarait pour Tobie. Délicieux ! exquis ! divin ! Pour Tobie ! Ah !... J'en ai assez, moi : et vous ?...

Malgré l'exemple de tant d'illustres hommes, je me garderai bien de me prononcer pour le sonnet de Job ou pour le sonnet d'Uranie, — m'étant déjà

prononcé contre tous les deux. Je n'ai qu'une médiocre admiration pour Voiture, que M. Cousin a appelé un peu imprudemment le *Voltaire de l'Hôtel de Rambouillet ;* qu'une médiocre admiration aussi pour Benserade, et je n'ai parlé longuement de leurs sonnets que parce qu'il était impossible de ne pas avoir l'air d'attacher de l'importance à des choses auxquelles leurs contemporains en avaient attaché une si grande. Ils tiennent l'un et l'autre une place énorme dans l'Histoire du sonnet : je devais naturellement leur consacrer plus de pages qu'à d'autres — plus méritants — dans cette Étude sur les Sonneurs de sonnets.

XV

Comme suite naturelle des deux trop fameux sonnets de Job et d'Uranie, viennent se placer ici les non moins fameux d'Oronte et de Trissotin. Ce sont pour ainsi dire deux parodies, étant deux critiques ; mais, des originaux que nous venons de voir, et des parodies que nous allons lire, je ne sais vraiment pas quelles sont les plus parodies. Je pencherais pour les originaux.

Commençons par le sonnet de Trissotin à la princesse Uranie (encore Uranie !) sur sa fièvre, — lequel sonnet, qui fait, comme on sait, pâmer d'aise

Philaminte et Bélise, se trouve dans les *Œuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin.* Molière n'y allait pas par quatre chemins, lui : quand il avait besoin d'un fouet pour châtier un ridicule, d'une arme pour frapper un vice, il l'empruntait au vicieux ou au magot lui-même. Ce fut ainsi qu'ayant besoin d'un sonnet à jeter en pâture à l'admiration goulue des *Femmes savantes*, il démarqua celui de l'abbé Cotin et se l'appropria sans plus de façons, — avec si peu de façons, même, qu'aux premières représentations son pédant, au lieu de s'appeler Trissotin, s'appelait Tricotin. C'était plus que transparent ! Seulement, la princesse Uranie de Cotin, c'était la duchesse de Nemours (Mlle de Longueville), et la duchesse de Nemours de Trissotin, la princesse Uranie.

Mais « servons promptement cet aimable repas : »

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

Quoi ! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang
Et nuit et jour vous fait outrage !

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage
Noyez-la de vos propres mains.

« A prudence endormie *il faut rendre les armes.*
Loger son ennemie *est pour moi plein de charmes.*
J'aime superbement et magnifiquement :
Ces deux adverbes joints font admirablement !
Ah ! que ce quoi qu'on die *est d'un goût admirable !*
C'est à mon sentiment un endroit impayable.
On n'en peut plus ! on pâme ! on se meurt de plaisir ! »

Au tour du sonnet d'Oronte, maintenant, — vous savez, ce sonnet que veut à toute force réciter à Alceste, amoureux de Célimène, le *petit monsieur* amant de Célimène ?

... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux,

que leur auteur n'a mis qu'un quart d'heure à faire :

L'espoir, il est vrai, nous soulage
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir
Et ne pas vous mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Si je ne trouve pas, comme Alceste, que ces vers-là soient « bons à mettre au cabinet, » je n'ai pas non plus, comme Philinte, « le front de trouver cela beau, » et je leur préfère de beaucoup la vieille chanson :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie !
Je dirois au roi Henri,
Reprenez votre Paris :
J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie !

Et pourtant ce sonnet d'Oronte est de Molière lui-même. Si, dans *les Femmes savantes*, il n'avait pas cru devoir se donner la peine de trouver quatorze vers de plus à faire dire par Trissotin, et s'était tout bonnement emparé de ceux de l'abbé Cotin, cités plus haut, cette fois il avait agi plus consciencieusement et composé bravement ce sonnet tant raillé par Alceste, — mais aussi tant applaudi par Philinte.

A en croire certains scoliastes, ce sonnet serait de Benserade. « Molière en fit usage, dit M. Auger,

sans désigner l'auteur, pour se venger de quelque mécontentement que lui avoit donné ce coryphée des faiseurs de pointes et de quolibets. Benserade n'eut garde de courir après son sonnet, quand il vit de quelle sorte Alceste l'avait arrangé au théâtre : il se tut, et fit bien. »

Quel qu'en soit l'auteur, Benserade ou Molière,

J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie !

XVI

Les grandes querelles littéraires ne sont pas mortes, nous en reverrons d'autres, mais elles auront lieu à propos d'autre chose que de sonnets *précieux*. La République des Lettres est une république bruyante, et le jour où elle cessera de faire parler d'elle, c'est qu'elle aura cessé d'exister.

Louis XIII est mort, Richelieu aussi, le règne de Louis XIV vient de commencer.

Toutes les aurores sont charmantes. Le jeune roi, au sortir de la Fronde, où ses droits à la couronne ont été si menacés, rayonne d'une lueur qui deviendra bientôt l'éblouissante fulguration du soleil. Il me plaît de parler, à propos de lui, — sans me soucier de l'ordre chronologique plus que je ne l'ai fait jusqu'ici, — d'un adorable sonnet *attribué* à

Mlle de La Vallière. Ce sonnet, — le véritable *rara avis* demandé, — exquis de forme et de sentiment, diamant de la plus belle eau, extrait des profondeurs du plus tendre des cœurs, nous dédommagera des préciosités amoureuses que nous venons de traverser.

Le connaissez-vous, ce divin sonnet qui sonne si bien l'amour ? Il est impossible que vous ne le connaissiez pas. Tout le monde connaît le *Régent*. Oui, mais tout le monde n'a pas vu le *Régent*... Où aurait-on vu ce sonnet, d'ailleurs, puisqu'il n'est nulle part ? Je l'ai dans ma mémoire — qu'il parfume — depuis vingt ans. On me l'avait récité une seule fois, et je l'avais retenu depuis le premier vers jusqu'au dernier, comme on retient un air original qui vous a charmé l'oreille. Quand j'ai voulu savoir de quelle volière dorée, ou plutôt de quel bois sacré sortait cet oiseau rare, je n'ai rien trouvé. J'ai interrogé celui-ci et celui-là, — des doctes pourtant ! — j'ai battu les livres avec l'ardeur qu'on met à battre les buissons lorsqu'on veut découvrir un nid : rien ! Tout ce qu'on a pu me répondre, tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que ce merveilleux sonnet était *attribué* à Mlle de La Vallière.

Tenez, relisons-le ensemble pendant que Philaminte et Bélise ne sont pas là pour nous le gâter par leur admiration irrévérencieuse et ridicule. L'ad-

miration est une jouissance, et plus les jouissances sont vives, plus elles sont silencieuses, — plus elles sont silencieuses, plus elles sont vives.

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours.
Le Passé n'a point vu d'éternelles amours
Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.

La Raison a ses loix qu'on ne peut pas suspendre;
De nos désirs errants rien n'arrête le cours;
Ce qu'on aime aujourd'hui déplaît en peu de jours.
Notre inégalité ne sauroit se comprendre.

Tous ces défauts, Grand Roi, sont joints à vos vertus.
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimez plus :
Ah! que mes sentiments sont différents des vôtres!

Amour à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui fîtes-vous un cœur comme le mien,
Ou que ne fîtes-vous le mien comme les autres!

Assurément ces vers sont dignes, comme sentiment, de la « petite violette » dont parle en ses Lettres la marquise de Sévigné, « qui se cachoit sous l'herbe, qui étoit honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. »

Étranges et ravissantes amours que celles de cette violette et de ce soleil! Soleil orgueilleux plus fait pour brûler — le Palatinat — que pour réchauffer les cœurs! Il ne savait que dominer, il fallait qu'il régnât despotiquement — même dans l'alcôve de ses maî-

tresses. Elle ne savait qu'aimer, mais elle aimait bien, — comme voudraient être aimés tous les hommes ; elle ne savait qu'aimer Louis XIV, non parce qu'il était roi, mais quoiqu'il fût roi, et quand il lui reprit son cœur pour le donner à Mme de Montespan, — une femme qui savait faire croire à l'amour qu'elle ne ressentait peut-être pas, — elle ne murmura pas, elle se replia sur elle-même, elle dévora ses larmes, elle expia dans l'austérité et la pratique rigoureuse, cruelle, de ses devoirs religieux, les quelques années de bonheur profane dont elle avait joui.

Assurément Mlle de La Vallière, devenue Sœur Louise la Carmélite, était capable de penser ce sonnet, — mais assurément aussi elle était incapable de l'écrire. La duchesse de Longueville, plutôt, — l'amoureuse, la folle, la spirituelle duchesse de Longueville, à propos de laquelle son amant, lorsqu'il n'était que Marsillac, avait dit :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurais faite aux Dieux !

et plus tard, lorsqu'il était devenu duc de La Rochefoucauld, parodiant son amour en parodiant les vers de Du Ryer :

Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connais mieux,
J'ai fait la guerre aux Rois, j'en ai perdu les yeux!

Mais ce sonnet n'étant pas de la duchesse de Longueville et ne pouvant être de la duchesse de La Vallière, de qui est-il ? Je l'ai entendu attribuer à Saint-Évremond — à qui l'on a attribué tant de choses qu'il eût certes pu faire mais qu'il n'avait pas faites.

Saint-Évremond, au moment des amours du Roi-Soleil avec l'humble violette, était en Angleterre, exilé, songeant moins à Mlle de La Vallière qu'à celle qu'il appelait la *moderne Leontium* et dont il avait déjà dit ailleurs :

L'indulgente et sage Nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Et puis Saint-Évremond n'avait pas le tempérament d'un sonneur de sonnets. Il était trop philosophe pour avoir un seul grain de mélancolie. Sensible aux grâces irrésistibles de la femme, il la chantait comme les vrais buveurs chantent le vin, — en buvant. Sans doute il pensait là-dessus, — quoiqu'en envoyant de galantes épistoles rimées à Mme de Mazarin, à Mme de Comminges, à Mme de La Perrine et à Ninon de Lenclos, — il pensait à propos des femmes ce qu'il pensait à propos des rois :

Sans moi leur gloire a sçû passer les mers,
Sans moi leur juste renommée

Par toute la terre est semée :
Ils n'ont que faire de mes vers.

Cependant quelques sonnets échappèrent à la veine de l'aimable exilé, — trois ou quatre, pas davantage. Il en est un, entre autres, que je vais citer, non parce qu'il *vaut un long poëme*, mais parce que sa chute explique jusqu'à un certain point la méprise dont je parlais tout à l'heure, l'attribution à Saint-Évremond du sonnet attribué aussi à Mlle de La Vallière :

Nature, enseigne-moi par quel bizarre effort
Notre âme, hors de nous, est quelquefois ravie ?
Dis-nous comme à nos corps elle-même asservie
S'agite, s'assoupit, se réveille, s'endort ?

Les moindres animaux, plus heureux dans leur sort,
Vivent innocemment sans crainte et sans envie,
Exempts de mille soins qui traversent la vie
Et de mille frayeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit et de matière
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumière
Pour savoir justement et nos biens et nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature ! Élève-nous à la clarté des anges,
Ou nous abaisse au sens des simples animaux !

Tout cela est fort bien ; mais enfin, de qui est le divin sonnet attribué à la duchesse de La Vallière et à Saint-Évremond — et qui n'est ni de Saint-Évremond ni de la duchesse de La Vallière ?...

XVII

Je viens de citer un sonnet-diamant : il est peut-être à propos d'en citer un second de la même eau. Après le *Régent*, le *Sancy* (1). Il n'y a pas que les sottises qui aillent par troupes.

Il s'agit du sonnet de Des Barreaux.

Jacques Vallée, seigneur Des Barreaux, avait été ce qu'en son temps on nommait un *libertin*, et ce que du nôtre on nomme un *bohème*, — un être sans foi ni loi, sinon sans feu ni lieu ; sa jeunesse avait coulé gaiement et il l'avait regardée couler

Comme le vin d'un tonneau défoncé,

sans songer un seul instant à ce qui lui arriverait après la dernière goutte. On citait de lui des extra-

(1) Et, avant le *Régent* et le *Sancy*, le KOHI-NOOR ! Cette *montagne de lumière*, auprès de laquelle vont pâlir le sonnet de Mlle de La Vallière et le sonnet du Des Barreaux, c'est Alexandre Piédagnel, un modeste et doux poëte, qui l'a découverte et qui me l'a apportée. Ah ! lisez, lisez vite, vous tous les amoureux fervents de la Muse ! Lisez — et applaudissez :

Lorsque Jésus souffroit pour tout le genre humain,
La Mort, en l'abordant au fort de son supplice,

vagances charmantes, des excentricités que les bourgeois d'alors trouvaient dignes de la hart, et qui n'étaient que dignes des Petites-Maisons. C'était un *original*,— le gros mot des gens sans originalité ! Il aimait toutes les choses aimables, les belles filles et les bons vins. Un païen adorateur de toutes les idoles souriantes. Pilier de cabaret et de brelan plutôt que d'église. Un fou ! Ne changeait-il pas de maîtresses aussi souvent que de chemises ? N'avait-il pas un logement différent pour chaque saison de l'année ? Un épicurien, enfin, un de ces spirituels

---

Parut toute interdite et retira sa main,
N'osant pas sur son maître exercer son office :

Mais Jésus, en baissant la teste sur son sein,
Fit signe à la terrible et sourde exécutrice
Que, sans avoir égard au droit du Souverain,
Elle achevast sans peur le sanglant sacrifice.

L'implacable obéit, et ce coup sans pareil
Fit trembler la Nature et paslir le Soleil
Comme si de sa fin le Monde eust esté proche ;

Tout gémit, tout frémit sur la Terre et dans l'Air,
Et le Pécheur fut seul qui prist un cœur de roche
Quand les rochers sembloient en avoir un de chair !

Maintenant de qui ce merveilleux sonnet ? D'un inconnu qui l'avait gravé sur la porte du cimetière qui entourait jadis l'église paroissiale de la Trinité, à Cherbourg. Mais de qui qu'il soit, c'est un pur chef-d'œuvre ! (A. D.)

raffinés auxquels Saint-Évremond disait avec raison qu'on devait l'*erudito luxu* de Pétrone.

Vous pensez bien qu'on n'est jamais seul à mener cette aimable vie. Les débauchés ont cela d'honnête qu'ils partagent toujours leurs plaisirs avec quelqu'un. Il leur faut des compagnons de table, comme il leur faut des compagnes de lit. Les inséparables de Desbarreaux avaient été Théophile et Des Yveteaux, — deux fieffés épicuriens aussi.

Les épicuriens sont naturellement un peu athées, — plus qu'athées, indifférents. Le seul acte de piété qu'eût peut-être fait Desbarreaux dans toute sa vie, c'était d'avoir, comme Pajot de Linières, bu avidement le contenu d'un bénitier dont il lui avait semblé voir l'eau bénite frissonner de plaisir au contact du doigt ganté d'une de ses maîtresses. Ah ! Desbarreaux n'avait pas fréquenté pour rien avec Théophile et Des Yveteaux : il sentait le fagot comme eux. Mais eux, du moins, fidèles à leurs mauvaises habitudes, conséquents avec leurs principes libertins, étaient morts impénitents, l'un à trente-six ans, en demandant un hareng saur en guise de viatique, l'autre à quatre-vingts ans, en faisant jouer une sarabande, *afin que son âme passât plus doucement :* Desbarreaux, de diable qu'il avait été, se fit ermite.

C'est dans son ermitage de Châlons-sur-Saône —

le meilleur air, disait-il, et le plus pur qui fût en France — qu'il composa ce sonnet sur la Pénitence, qui eut tant de retentissement au moment où il parut :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux !
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux !
Tonne ! frappe ! il est temps, rends-moi guerre pour guerre

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Il serait impertinent de faire remarquer à mes lecteurs les éclatantes beautés de ces vers : ils ont d'aussi bons yeux, — de meilleurs yeux que moi. On ne pouvait racheter son libertage passé par de plus remarquables mouvements d'âme ; assurément, Dieu ne pouvait tenir rigueur à un poëte qui s'amendait en un si grandiose langage. Par malheur, il est à peu près acquis à l'histoire — sur la foi de plusieurs

contemporains, et notamment de La Monnoye — que Desbarreaux n'est pas l'auteur de ce beau sonnet, et que, s'il a demandé pardon à Dieu, c'est en simple prose, comme le dernier des pécheurs. D'après Voltaire, ce serait à l'abbé de Lavau, qu'il faudrait attribuer tout l'honneur de ce chef-d'œuvre. Abbé de Lavau, je vous fais mes compliments !

XVIII

Je n'ai pas encore réglé tous mes comptes avec le XVIIe siècle ; j'ai encore à payer quelques dettes sympathiques — et à enrichir d'autant le présent libelle, *libellus*.

Jusqu'ici, on l'a remarqué, — et peut-être s'en est-on scandalisé, — je n'ai pas eu le moindre souci de l'ordre chronologique, enjambant des vivants pour parler de certains morts, sautant du commencement d'une époque à sa fin, pour revenir quelques lignes plus loin au milieu de cette époque. Qu'on veuille bien se souvenir, pour m'excuser, que je butine.

Ainsi, j'ai cité le sonnet de Desbarreaux, mort en 1673, et je n'ai pas soufflé mot de Jean-François Sarrasin, mort en 1654. L'occasion cependant était belle, quand tout à l'heure j'ai parlé de la grande

querelle des Uranins et des Jobelins, à laquelle ce compatriote de Malherbe avait été mêlé par sa *Glose sur le sonnet de Job*, adressée à M. Esprit (1).

Je n'ai pas le temps de faire la biographie de ce bel esprit, éclos, comme Voiture, dans le petit salon bleu de l'hôtel de Rambouillet (2) ; toutefois, avant d'en arriver à son sonnet sur Adam et Ève, resté dans la mémoire des amateurs, je voudrais bien anecdoter une minute ou deux à son sujet. Sarrasin était secrétaire des commandements du prince de Conti : « Un jour que les magistrats d'une ville de province haranguaient ce prince à son passage, l'orateur resta court. Aussitôt Sarrazin s'élança en bas de la voiture, reprit le discours où il en était resté, et le continua d'une manière emphatique et bouffonne qui

(1) On connaît cette apologie un peu railleuse du sonnet d'*Uranie*, que je donnerais volontiers ici *in-extenso*, si elle n'était pas composée de quatorze quatrains. Elle commence ainsi :

Monsieur Esprit de l'Oratoire,
Vous agissez en homme saint,
De couronner avecque gloire
Job, de mille tourments atteint.

(2) Moins bel esprit que les autres, car il sentait le ridicule des préciosités épistolaires mises à la mode par Voiture et par Balzac : « J'envie, disait-il, la félicité de mon procureur, qui commence toutes ses lettres par : *J'ai reçu la vostre*, sans qu'on y trouve rien à dire. » (A. D.)

fut tellement du goût des magistrats qu'ils lui offrirent le vin de la ville comme au prince. Celui-ci, irrité de ce que Sarrasin s'était mêlé d'une affaire qui lui déplaisait, eut la brutalité de le frapper avec des pincettes; le poëte en conçut un tel chagrin qu'il mourut peu après à Pézénas...» Ah ! ces poëtes ! toujours susceptibles, donc !

Passons maintenant à son sonnet sur Adam et Ève, adressé à Charles Faucon de Ris, seigneur de Charleval (1), Normand comme lui :

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors, en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle :
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été ?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux :
Car bien qu'Adam fust jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,
Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable
Que d'être femme et ne pas coqueter.

(1) C'est à cet écrivain, « que les Muses ne nourrissoient que de blanc-manger et d'eau de poulet, » qu'on doit, prétendent certains biographes, la fameuse *Conversation du maréchal d'Hocquincourt*, imprimée dans les œuvres de Saint-Évremond. Il faudrait prouver cela. (A. D.)

Après Sarrasin, Georges de Scudéry, dont les titres à l'estime des lettrés ne consistent pas précisément dans sa Critique sur *le Cid*, ni dans son poëme épique d'*Alaric*, ni dans sa *Comédie des comédiens*, ni dans toutes ses autres comédies, ni dans tous ses sonnets, ni dans rien enfin de ce dont il était si fier et qui lui faisait mettre au bas de son portrait :

Et poëte et guerrier,
Il aura du laurier (1).

Le véritable titre de Scudéry à nos sympathies, ce sont celles qu'il témoigna pour Théophile de Viau, *le grand et divin Théophile*, déclarant fièrement, le poing sur la hanche, comme un matamore qu'il était, que « ni les morts ni les vivants n'avoient rien qui pût approcher des forces de ce vigoureux génie. »

Bravo ! gouverneur de Notre-Dame de la Garde ! bravo ! A cause de cet enthousiasme — peut-être exagéré — je vais m'empresser de citer deux de vos nombreux sonnets ; deux, entendez-vous ? C'est là un honneur que je n'ai accordé à personne jusqu'ici,

(1) On sait par quel distique les plaisants répondirent à cette outrecuidance :

Et poëte et gascon
Il aura du bâton.

— Ronsard excepté, bien entendu. Oui, vous serez représenté dans ma galerie par deux sonnets, celui de la *Belle Pescheuse* et celui de *Philis au bain*.

Voici la *Belle Pescheuse :*

La manche retroussée et le bras demy nu
(Mais un bras aussi blanc que la plume d'un cigne),
Ma divine Philis sur ce bord si connu
Iette aux poissons trompez et l'apast et la ligne.

Du haut de ce rocher et scabreux et cornu
Cette ieune Nayade, en merveilles insigne,
Fait mordre l'hameçon à ce peuple menu
Et luy donne un destin dont il est fort peu digne.

Ses regards dans les flots font mille ambitieux
Qui suivent moins l'apast que l'esclat de ses yeux
Et qui, prests de mourir, en bondissent de ioye :

Orgueilleuse Beauté dont ie sens le mépris,
Ta pesche est préférable à la plus belle proye,[1]
Car parmi tes poissons cent cœurs se trouvent pris.

Et voici *Philis au bain :*

Cristal peu transparent, qui, pour déplaire au monde,
Nous caches à demi cette rare Beauté,
A voir briller ses feux dans ton humidité
Elle paroist Venus qui sort du sein de l'Onde.

Orgueilleux Élément, dont la colère gronde,
Abaisse, abaisse un peu tes flots et ta fierté,
Et ne couvre point tant de ce voile argenté
D'un merveilleux Obiet la grace sans seconde.

Laisse-toy penetrer aux rayons de mes yeux ;
Ne leur dérobe point un thresor précieux
Et ne t'oppose point à l'excès de ma ioye :

Ie ne sçaurois avoir un plus superbe sort ;
Et, ne pouvant mourir d'une plus belle mort,
Que ie sois Actéon, pourveu que ie la voye.

C'est d'une galanterie un peu raffinée, mais c'est de la galanterie, et je me plais à placer en regard, comme contraste, le *fameux* sonnet de l'*Avorton*, de Jean Hesnault, le maître en poésie de Mme Deshoulières et le traducteur de Lucrèce :

Toi qui meurs avant que de naistre,
Assemblage confus de l'être et du néant.
Triste avorton, informe enfant
Rebut du néant et de l'être.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'Amour,
De l'Honneur funeste victime ;

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé,
Et du fond du néant où je t'ai replongé
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'Amour malgré l'Honneur t'a fait donner la vie ;
L'Honneur malgré l'Amour t'a fait donner la mort.

Avouez que cet *Avorton* (1) est moins guilleret que la *Philis au bain* de Scudéry.

(1) J'ai cité de Jean Hesnault ce sonnet, parce que c'est son principal titre de gloire aux yeux des Le Batteux passés et présents et que je ne voulais pas avoir l'air de l'igno-

De Jean Hesnault, passer à Charles-Jean-François Hénault, cela semble tout naturel, et cependant cela ne l'est pas, puisqu'il y a entre ces deux noms d'autres noms de sonneurs de sonnets que j'ai l'air d'oublier. Je n'oublie rien, ni personne, et, pour le prouver, je me hâte de citer ici les vers peu connus de l'auteur de l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui fut un galant homme et un aimable épicurien, malgré sa simarre de président :

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour ;
Moi je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour ;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

---

rer ; mais son véritable titre au respect des lettrés et des gens de cœur, c'est, à mon sens, le sonnet foudroyant qu'il fit contre Colbert, persécuteur de Fouquet, dont il ne craignit pas de s'avouer ainsi publiquement l'ami et de se constituer hautement le défenseur :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantosme révéré sous un titre onéreux :

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux !
Contemple de Fouquet les funestes reliques,

Ainsi lorsque la Mort viendra rompre le cours
Des bienheureux moments qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous et ne se connaît pas !

XIX

Puisque j'ai introduit quelques Sapho dans ma galerie, je ne saurais sans grossièreté en fermer la porte au nez de Mlle Anne De La Vigne, la jeune amie de la vieille Madeleine de Scudéry, qui se présente avec son joli sonnet de *la Passion vaincue :*

La bergère Liris, sur le bord de la Seine,
Se plaignoit l'autre jour d'un volage berger.
« Après tant de serments peux-tu rompre ta chaisne ;
Perfide, disoit-elle, oses-tu bien changer ?

« Puisqu'au mépris des Dieux tu peux te dégager,
Que ta flamme est éteinte et ma honte certaine,

Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux !

Il part plus d'un revers des mains de la Fortune ;
La chute comme à lui te peut estre commune :
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice ;
Et, près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice !

Sur moi-même, de toi je saurai me venger,
Et ces flots finiront mon amour et ma peine ! »

A ces mots, résolue à se précipiter,
Elle hâta ses pas, et, sans plus consulter,
Elle alloit satisfaire une fatale envie ;

Mais bientôt s'effrayant des horreurs de la mort :
« Je suis folle, dit-elle en s'éloignant du bord,
Il est tant de bergers, et je n'ai qu'une vie ! »

J'ai fait passer Mlle Anne De La Vigne avant Paul Scarron par politesse, et quoique celui-ci fût de vingt-quatre ans l'aîné de ce *blue-stocking ;* mais le premier mari de Françoise d'Aubigné ne réclamera pas plus mort qu'il n'eût à ce propos réclamé vivant. D'ailleurs, il n'aura rien perdu pour attendre : au lieu d'un sonnet, j'en citerai deux de lui, comme je l'ai fait pour Georges de Scudéry.

Le premier, c'est un tableau de Paris qui, quoique peint il y a deux siècles, pourrait passer pour un tableau moderne. Jugez-en :

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues ;
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues ;

Force gens noirs, roux et grisons ;
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues ;

Maint poudré qui n'a pas d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble ;

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit :
C'est là Paris. Que vous en semble ?

Le second sonnet de Scarron, que l'on cite volontiers — probablement parce qu'il vaut moins que les autres, — le voici :

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux dont la vaine structure
A témoigné que l'Art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la Nature !

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture ;
Colysée ! où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnoient tablature ;

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je donc m'étonner qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ?

Pourquoi, ayant donné cette facétie rimée, ne donnerais-je pas une autre facétie, le sonnet-énigme

de Bernard de La Monnoye, l'érudit bourguignon, dont le mot est *le Rire ?*

Je suis niais et fin, honnête et malhonnête,
Moins sincère à la cour qu'en un simple taudis ;
Je fais d'un air plaisant trembler les plus hardis ;
Le fou me laisse aller, et le sage m'arrête.

A personne sans moi l'on ne fait jamais fête,
J'embellis quelquefois, quelquefois j'enlaidis ;
Je dédaigne tantôt, et tantôt j'applaudis.
Pour m'avoir en partage il faut n'être pas bête.

Plus mon trône est petit, plus il a de beauté.
Je l'agrandis pourtant d'un et d'autre côté,
Faisant voir bien souvent des défauts dont on glose.

Je quitte mon éclat quand je suis sans témoins,
Et je me puis, enfin, vanter d'être la chose
Qui contente le plus et qui coûte le moins.

Et ce bon abbé octogénaire — et académicien par-dessus le marché — qui avait nom François-Séraphin Regnier-Desmarais, le compterai-je parmi les sonneurs de Sonnets du XVIIe siècle ? C'est bien de l'honneur lui faire, à ce qu'il me semble ; mais il fit si peu parler de lui de son vivant, qu'il y a peut-être quelque charité à lui donner, après sa mort, un peu de célébrité, en citant son sonnet sur *le Passé et l'Avenir :*

Le miroir qui parle à mes yeux
Me tient tous les jours ce langage :

« Vous voyez que vous êtes vieux,
Ne vous flattez pas davantage.

« La nature est prudente et sage,
Obéissez-lui, c'est le mieux ;
Tout homme, en tous temps, en tous lieux,
Doit se conformer à son âge. »

Il me parle ainsi tous les jours;
Moi, vers la mort, à ce discours,
Je tourne aussitôt mes pensées ;

Et j'envisage, tout d'un temps,
Sans regret les choses passées.
Sans chagrin le terme où je tends.

Cela ne vaut pas grand'chose, assurément ; mais pour moi cela vaut encore mieux, beaucoup mieux que le ridicule et plat sonnet de Gomberville sur *le Saint Sacrement* (1) — n'en déplaise aux docteurs ès poésies qui ont voulu nous le donner comme le chef-d'œuvre du genre.

---

(1) *Tel qu'aux jours de ta chair tu parus sur la terre...*

C'est tout ce que j'en citerai,— trouvant que c'est encore trop. Marin Le Roy de Gomberville l'a dit d'ailleurs de lui-même avec beaucoup de raison :

Ma naissance fut fort obscure,
Et ma mort l'est encore plus.

Laissons-le dormir en paix. (A. D.)

XX

Le siècle des Sonneurs de sonnets était passé, les poëtes étaient partis : le XVIIIe siècle allait venir, — le siècle de Diderot et de Voltaire, et aussi de Dorat et de l'abbé de Bernis. C'en était fait du sonnet, — mais là, fait et bien fait cette fois !

Avant de sauter les cent cinquante ans qui séparent cette mort du sonnet de sa résurrection, avant de parler de Sainte-Beuve, — et aussi de Monselet, — je voudrais bien m'arrêter quelques instants sur une figure littéraire du XVIIe siècle, à propos d'un *sonnet gras* que personne n'ose citer, et qu'avec votre permission, lecteur, je citerai : le sonnet gras de Regnard.

L'éloge de Jean-François Regnard n'est pas à faire : je n'apprendrais rien à personne en disant que c'est le meilleur de nos poëtes comiques — après Molière. Venir immédiatement après Molière et n'être pas écrasé par ce glorieux voisinage, qui appelle forcément la comparaison, cela prouve qu'on a la vie dure, littérairement parlant.

Et Regnard vivra plus dans la mémoire des hommes qu'il n'a effectivement vécu, puisque sa carrière, commencée en 1656, s'est terminée en 1709. Il fut original : voilà son secret. Molière a dans son

bagage d'immortel, *le Misanthrope, l'Avare, les Femmes savantes, Tartuffe ;* Regnard a dans son porte-manteau de voyageur en route pour la postérité, *le Distrait, le Joueur, le Légataire, les Ménechmes* et *les Folies amoureuses.* Molière fut peut-être plus profond, Regnard fut assurément plus aimable : à l'un la puissance créatrice de types éternellement vivants, à l'autre la verve entraînante d'un peintre de mœurs qui s'amuse autant de ses modèles qu'il en amuse les spectateurs devant lesquels il les fait poser : un homme de génie, l'un ; un grand artiste, l'autre.

J'admire l'un, mais je me plais beaucoup dans la familiarité de l'autre. J'aurais voulu être son compagnon de voyage en Laponie, avec Fercourt et Corberon, non pour inscrire mon nom sur la glace au bas du quatrain connu qui finit par ce vers si remarquable :

Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis,

mais tout simplement parce qu'il était d'une très-agréable compagnie, ce *cynique mitigé !*

Quel roman que sa biographie avant et après le voyage de Laponie !

Avant, il tombe amoureux, à Bologne, d'une *belle Provençale*, Elvire, sur le point de revenir en

France avec son mari, un M. de Prade ; la belle Provençale n'est pas insensible à l'amour qu'on lui témoigne, et Regnard s'embarque à Civita-Vecchia sur la frégate anglaise qui l'emporte, elle et son mari. Mais voilà qu'en route un corsaire happe la frégate, la capture, et emmène tous ses passagers à Alger, où Regnard est vendu 1,500 livres, la belle Provençale 1,000 livres seulement, et le mari je ne sais plus combien, mais probablement fort peu de chose. Regnard, comme tous les viveurs délicats, aimait la cuisine : il s'improvise cuisinier pour gagner les bonnes grâces de son maître, à qui il plaît en effet beaucoup, mais moins encore qu'aux maîtresses de son maître qu'il séduit à tour de rôle par d'autres qualités. Cela se découvre, le maître est furieux, il va livrer son esclave à la justice, et Regnard est perdu ; par bonheur arrivent les 12,000 livres qu'il a demandées à sa famille, et il peut payer sa rançon, celle de la belle Provençale et celle de son valet de chambre. Quant au mari, j'ignore ce qu'il devint en cette occurrence : il n'était pas assez bon cuisinier pour que je m'intéresse à lui.

Après, guéri par la Laponie de son amour pour les voyages, comme il avait été guéri par sa captivité à Alger de son amour pour la belle Provençale, il se fixe à Paris où il mène une vie de grand seigneur libertin, une vie de fêtes continuelles dont, au

Port-à-l'Anglais, comme à Grillon, où il a acheté une terre, les sœurs Loyson sont les reines.

De belles et joyeuses reines, ma foi ! ces sœurs Loyson, la *Doguine* et la *Tontine*, comme les appelaient les amis de Regnard. Elles étaient dignes du sceptre, et je comprends que leur spirituel amant les ait chantées, ces enchanteresses (1). Chacun prend sa muse où il la trouve : Regnard avait pris les siennes au Port-à-l'Anglais.

Mais ce n'est pas précisément pour écrire un dithyrambe en l'honneur des demoiselles Loyson que j'ai entrepris cette Étude sur les sonneurs de sonnets et que j'ai ébauché un fusain de l'auteur du

(1) Je ne saurais résister au plaisir de citer ici, bien que ce ne soit pas le lieu, la chanson par laquelle Regnard a immortalisé ses deux maîtresses ; elle fera contraste avec le sonnet qui va représenter ce poëte dans ma galerie :

Par la Doguine
Qu'un autre se laisse enflammer :
Si je n'avois point ma Tontine,
Je pourrois me laisser charmer
Par la Doguine,

Ou brune ou blonde,
Tontine charme également ;
Et, pour contenter tout le monde,
Elle est alternativement
Ou brune ou blonde.

Distrait; je demande pardon de cette involontaire digression et je m'empresse de revenir à mon sujet.

Sujet délicat en ce qui concerne Regnard, — plus délicat encore en ce qui me concerne. J'hésite à donner place en ce recueil, qu'il va déshonorer, à un sonnet réprouvé de tous les gens de goût. Mais quoi ! n'ai-je pas prévenu, en débutant, que ce recueil contiendrait un spécimen de tous les genres de sonnets, — même du genre ennuyeux ? J'ai tenu ma parole jusqu'ici, je dois la tenir jusqu'au bout.

Sur son visage
Mille petits trous pleins d'appas
Des Amours sont le tendre ouvrage ;
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur son visage,

Sa belle bouche
Est pleine de ris et d'attraits ;
Elle ne dit rien qui ne touche :
L'Amour a choisi pour palais
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde
Est de marbre, à ce que je croi ;
Car mortel encor dans le monde
N'a vu que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

Qu'elle est charmante
Avec les accents de sa voix !
Ou quand une corde touchante

Les convenances m'interdisent le genre érotique, et ne me défendent pas le genre scatologique, — bien qu'à proprement parler ce dernier soit plus indécent que le premier, qui ne blesse que la chasteté, tandis qu'il offense la délicatesse, lui : je vais user de la permission.

Voici donc le coupable sonnet gras, si violemment reproché à l'amant des sœurs Loyson :

Jardin délicieux, que l'art et la nature
S'efforcent d'enrichir par un concours égal,
Où cent jets d'eau divers, élançant leur cristal,
Des couleurs de l'iris retracent la peinture ;

Parle tendrement sous ses doigts,
Qu'elle est charmante !

De la Doguine
Je veux célébrer les attraits ;
Elle est digne sœur de Tontine :
Ami, verse-moi du vin frais
Pour la Doguine.

Qu'elle est aimable
Quand Bacchus la tient sous ses lois !
Mais bien qu'elle triomphe à table.
L'Amour ne perd rien de ses droits,
Qu'elle est aimable !

Tous à la ronde,
Vidons ce verre que voilà ;
C'est à cette charmante blonde.
Peut-être elle nous aimera
Tous à la ronde.

Cabinets toujours verts, rustique architecture,
A qui jamais l'hiver ne peut faire de mal,
Qui, bordant à l'envi les rives d'un canal,
Répètent dans leurs eaux leur charmante figure ;

Parterres enchantés, lauriers, myrtes, jasmins,
Que Flore prit plaisir de planter de ses mains,
Et qui font l'ornément de la saison nouvelle :

Dans le charmant réduit de tant d'aimables lieux,
Moins faits pour les mortels qu'ils ne sont pour les dieux,
Qu'il est doux à loisir de pousser une selle !

Passez, passez vite, lecteur! Tournez la page, et, pour vous dessouiller l'esprit et les yeux, lisez cet aimable sonnet de l'aimable centenaire qu'on appelait Fontenelle :

« Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque, tout hors d'haleine, il couroit après elle
Et lui contoit pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il étoit orné :

« Je suis le Dieu des vers, je suis bel esprit né... »
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
« Je sais jouer du luth, arrêtez! » Bagatelle !
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

« Je connois la vertu de la moindre racine :
Je suis, par mon savoir, Dieu de la médecine. »
Daphné couroit encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : « Voyez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais... »
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

Ah ! vieux sage qui aviez été un jeune fou, comme

vous connaissiez bien les femmes, et comme vous avez su là, d'un seul trait galant, peindre ces belles têtes vides qui ont crucifié par leur indifférence tant de gens de génie et de gens de cœur ! Ce n'était pas parce qu'il était poëte, mais parce qu'il était le plus beau des hommes, que l'impudique et charmante Circé envoyait Chrysis quérir Polyænos pour lui dire dans un baiser : *Si non fastidis feminam honoratam, et hoc primum anno virum expertam, concilio tibi, o juvenis, sororem !* Apollon est votre frère, ô poëtes, mais les femmes ne sont pas vos *sœurs !* Elles préfèrent les myrtes aux lauriers et les portefaix aux porte-lyre...

XXI

J'entre d'emblée en plein XIXe siècle, cette seconde Renaissance littéraire.

« La nouvelle école poétique qui s'ouvrit après 1827, dit Charles Asselineau, curieuse de tout ce qui tenait au passé de notre histoire littéraire, devait naturellement rencontrer le sonnet dans ses recherches et le revendiquer. Quelques-uns des poëtes de cette école en ont composé de fort beaux que tout le monde a lus. »

Quelques-uns seulement, — et encore, parmi ceux-là, on ne trouve ni Victor Hugo, ni Lamartine. Je

n'ai pas à rechercher les raisons de cette absence : je n'ai qu'à la constater — et à la regretter. Le génie n'a pas de règles et ne subit pas de traditions.

Parmi les sonneurs de sonnets du Romantisme, il faut placer au premier rang un poëte déjà cité à la première page de cette Étude, M. Sainte-Beuve, qui ne fait plus de vers, malheureusement, — sans doute depuis que les vers l'ont conduit, comme tant d'autres, à l'Académie française. Je le place au premier rang, d'abord parce qu'il mérite d'y être placé, ensuite parce que son meilleur sonnet, que voici, est la réhabilitation — tardive — du *grand Monsieur de Ronsard :*

A toi, Ronsard, à toi, qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que j'espère encore, au trône radieux
D'où jadis tu régnais, replacer ta mémoire :
Tu ne peux de si bas remonter à la gloire :
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console enfin tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur !

Qu'on dise : Il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et de moins grands, depuis, eurent plus de bonheur.

Très-beau, ce sonnet, très-beau, et d'une chute

très-heureuse. Ronsard a dû en tressaillir d'aise ! Aussi, pour en remercier M. Sainte-Beuve d'une façon digne de lui et de mes lecteurs, vais-je lui emprunter ce second sonnet, presque aussi beau que le premier :

J'étais un arbre en fleurs où chantait ma jeunesse,
Jeunesse, oiseau charmant, mais trop vite envolé,
Et même, avant de fuir du bel arbre effeuillé,
Il avait tant chanté qu'il se plaignait sans cesse.

Mais sa plainte était douce, et telle en sa tristesse,
Qu'à défaut de témoins et de groupe assemblé,
Le buisson attentif avec l'écho troublé
Et le cœur du vieux chêne en pleuraient de tendresse.

Tout se tait, tout est mort ! L'arbre, veuf de chansons,
Etend ses rameaux nus sous les mornes saisons ;
Quelque craquement sourd s'entend par intervalle :

Debout il se dévore, il se ride, il attend,
Jusqu'à l'heure où viendra la Corneille fatale
Pour le suprême hiver chanter le dernier chant.

Cras ! cras ! cras ! Demain ! demain ! demain ! n'est-ce pas, poëte ?

Après Sainte-Beuve ? Théophile Gauthier, que son bagage de sonnets ne fatiguera pas, car il se compose d'une demi-douzaine de fort ordinaires, inférieurs par conséquent à ses autres poésies de *la Comédie de la Mort* et d'*Émaux et Camées*. Cependant, comme il importe que Théophile Gauthier soit re-

présenté ici au même titre que M. Sainte-Beuve, je citerai son sonnet de la *Destinée* :

Comme la vie est faite, et que le train du monde
Nous pousse aveuglément en des chemins divers :
Pareil au juif maudit, l'un, par tout l'univers
Promène sans repos sa course vagabonde ;

L'autre, vrai docteur Faust, baigné d'ombre profonde,
Auprès de sa croisée étroite, à carreaux verts,
Poursuit de son fauteuil quelques rêves amers
Et dans l'âme sans fond laisse filer la sonde.

Eh bien ! celui qui court sur la terre était né
Pour vivre au coin du feu : le foyer, la famille,
C'était son vœu ; mais Dieu ne l'a pas couronné.

Et l'autre, qui n'a vu du ciel que ce qui brille
Par le trou du volet, était le voyageur :
Ils ont passé tous deux à côté du bonheur.

C'est cruel, mais c'est ainsi ! Combien, parmi nous, qui se sentaient liés au sol par d'irrésistibles goûts, ont dû se déraciner pour courir après des chimères plus ailées qu'eux ! Combien aussi qui se sentaient des ailes et qui avaient soif d'horizons nouveaux, ont dû rester cloués à la même place, dans l'immobilité et dans l'impuissance ! J'en sais un... Ah ! le pauvre ! il est trop tard pour lui de regretter ! Pourtant il eût été si heureux de marcher sans cesse — et de n'écrire jamais !...

Celui-là, que je ne nomme pas — mais qui se

trahit lui-même en ce moment par l'amertume de sa parole, — c'est le fils littéraire, le bâtard si vous voulez, du bien regretté Gérard de Nerval. Il y aurait ingratitude de ma part à ne pas donner place ici, belle place, à ce doux et cher poëte envolé, à l'auteur de *Sylvie*, qui fut aussi l'auteur des *Chimères*, — une douzaine de sonnets amoureux, tendres et mystiques, parmi lesquels celui-ci, bâti sur le *Eh quoi ! tout est sensible !* de Pythagore :

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un être agissant :
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fait pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

Pauvre cher Gérard ! âme de diamant, que rien ne pouvait ternir ni rayer, mais que les brutalités de la Destinée ont fini par briser comme du verre ! A l'exemple de saint François, il eût prêché

aux poissons et appelé les loups ses frères et les hirondelles ses sœurs...

Quoique de la même époque, combien Auguste Barbier, le poëte des *Iambes* ardents, diffère du poëte des *Chimères !* Plus mâle esprit, mais non plus noble cœur, celui qui sut peindre ainsi Michel-Ange :

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a baigné ta paupière ;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui.

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière
Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui.

Plein de gloire et d'ennui aussi, mais prématurément, mourut Alfred de Musset, le chantre de nos jeunes années à tous, enfants de 1830 que nous sommes. Le chantre aimé, — mais fatal, car combien ont été perdus par les éclats de rire sardoniques de Rolla ! Mais nul ne l'a maudit pour cette influence

désastreuse exercée par lui sur toute une génération. Je voudrais citer ici ses *Nuits*, ses meilleurs vers, ce n'est pas le lieu. Citons donc son sonnet à Victor Hugo :

Il faut, dans ce bas monde, aimer beaucoup de choses,
Pour savoir, après tout, ce qu'on aime le mieux :
Les bonbons, l'Océan, le jeu, l'azur des cieux,
Les femmes, les chevaux, les lauriers et les roses.

Il faut fouler aux pieds des fleurs à peine écloses ;
Il faut beaucoup pleurer, dire beaucoup d'adieux.
Puis le cœur s'aperçoit qu'il est devenu vieux,
Et l'effet qui s'en va nous découvre les causes

De ces biens passagers que l'on goûte à demi,
Le meilleur qui nous reste est un ancien ami.
On se brouille, on se fuit. — Qu'un hasard nous rassemble,

On s'approche, on sourit, la main touche la main,
Et nous nous souvenons que nous marchions ensemble,
Que l'âme est immortelle, et qu'hier c'est demain (1).

---

(1) C'est du Musset sérieux, cela ; il serait peut-être bon de mettre en regard du Musset badin :

C'est mon avis qu'en route on s'expose à la pluie,
Au vent, à la poussière, et qu'on peut, le matin,
S'éveiller chiffonnée, avec un mauvais teint,
Et qu'à la longue, en poste, un tête-à-tête ennuie.

C'est mon avis qu'au monde il n'est pire folie
Que d'embarquer l'amour pour un pays lointain.
Quoi qu'en dise Héloïse ou madame Cottin,
Dans un miroir d'auberge on n'est jamais jolie,

D'Alfred de Musset à Henri Delatouche la transition n'a rien de trop brusque : Delatouche ne fut-il pas quelque chose comme le père littéraire de George Sand ?... Va donc pour un sonnet de Delatouche :

Aimer, c'est vivre un jour, mais un seul : puis mourir.
Combien d'un premier deuil l'absence se désole !
A des lettres pourtant l'on pourra recourir :
le papier confident, c'est presque la parole !

Et puis, ressource vaine ou promesse frivole,
bientôt on s'écrit moins. Ne vient-il pas s'offrir
maint obstacle à laisser l'occasion fléchir ?
Puis Elle n'écrit plus : la tristesse s'envole.

O mobilité d'âme où le monde est soumis !
Ceux qu'on a tant aimés cherchent d'autres amis.
Pour le premier jaloux quelle sombre amertume !

Puis à lui-même, un jour, arrive pas à pas
l'oubli. Sommeil du cœur vous êtes le trépas !
Le cœur est une terre où tout mort se consume (1).

C'est mon avis qu'en somme un bas blanc bien tiré,
Sur une robe blanche un beau ruban moiré,
Et des ongles bien nets, sont le bonheur suprême.

Que dites-vous, madame, à ce raisonnement ?
Un point, à ce sujet, m'étonne seulement :
C'est qu'on n'a pas le temps d'y penser quand on aime.

(1) J'ai respecté cette manie de Delatouche, qui consistait à ne mettre de capitales au commencement de chaque

Un misanthrope, ce Delatouche, — très-haïsseur et très-haï, — mais un misanthrope d'esprit et de talent, quoi qu'en ait dit Honoré de Balzac...

A propos, qui devinerait le robustre écrivain de la *Comédie humaine* dans ce sonnet de *la Tulipe*, que Balzac, n'osant l'avouer, attribue tout naturellement à Lucien de Rubempré, un de ses héros de prédilection :

Moi je suis la Tulipe, une fleur de Hollande ;
Et telle est ma beauté que l'avare Flamand
Paie un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et grande.

Mon air est féodal, et, comme une Yolande
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement :
Gueules fascé d'argent, or avec pourpre en bande:

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nulle fleur du jardin n'égale ma splendeur :
Mais la Nature, hélas ! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

Pour un homme dont ce n'était pas le métier, ce n'est pas trop mal.

---

vers que lorsqu'il y avait lieu, c'est-à-dire lorsque le vers précédent finissait par un point. Mais c'est une manie bien agaçante pour le lecteur. Les vers sont des vers, que diable ! Ce n'est pas de la prose. (A. D).

Je termine par un sonnet d'Auguste Brizeux, le poëte breton :

Nul mondain ne m'a vu dans un salon doré,
Ils me connaissent mieux les pâtres de Cornouaille ;
A leurs pauvres foyers souvent mon cœur tressaille,
Par ces cœurs primitifs noblement inspiré.

Et moi, je n'ai pas même un réduit assuré ;
Près du courtil de chanvre un toit couvert de paille :
A mon but cependant j'irai vaille que vaille,
Poëte des Bretons, comme eux simple, ignoré.

Ce matin, cheminant sur la lande natale,
J'ai lu les vers fleuris nés dans votre manoir,
Plus d'un parfum suave et flatteur s'en exhale ;

Un nuage y flottait de votre passé noir :
L'air pur l'a dissipé venant de la bruyère
Où s'embaument mes chants, ma vie humble, mais fière.

XXII

Et le sonnet d'Arvers ? Le sonnet d'Arvers ! Beaucoup en parlent, qui ne l'ont jamais lu : peut-être serait-il temps de le leur faire connaître. Il est délicat, assurément ; il est exquis de forme et de sentiment, de style et de pensée ; mais de là à être le chef-d'œuvre des sonnets modernes, comme ont voulu le faire croire quelques enthousiastes, il y a loin, me semble-t-il. Tout ce qu'on peut dire, c'est

qu'il détonne agréablement dans l'œuvre générale de Félix Arvers, écrivain médiocre, dont, sans lui, le nom n'aurait pas mérité de sortir de l'oubli : il sera la branche de laurier à laquelle sa mémoire, énergiquement cramponnée, devra d'être sauvée du naufrage.

Pardon ! je juge, et vous avez hâte de juger à votre tour, sans doute ? Jugez alors, voici ce prétendu parangon des sonnets contemporains :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans remède ; aussi j'ai su le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, tranquille, sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme » ? — et ne comprendra pas.

Je ne sais pas ce que vous pensez de ce sonnet d'Arvers, — et je le regrette, car j'aime à connaître le sentiment des autres sur les choses qui m'intéressent, mais j'ai dit franchement, moi, ce que j'en

pensais. Je ne peux que me répéter en avouant la préférence que j'accorde, non-seulement aux sonnets précédents, — ceux de Sainte-Beuve, de Gérard de Nerval et d'Auguste Barbier, — mais encore aux sonnets qui vont suivre.

Par exemple, à ce sonnet de Charles Baudelaire sur *les Chats* :

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques (1).

Par exemple encore, à ce sonnet de Leconte de Lisle, *le Vœu suprême*, — un coup de clairon d'une sauvage fierté :

(1) Je recommande aux admirateurs de Baudelaire le XIVe sonnet d'Etienne de La Boëtie : ils y rencontreront une *venimeuse doulceur* de leur connaissance.
(A. D.)

Certes, ce monde est vieux, presque autant que l'enfer ;
Bien des siècles sont morts depuis que l'homme pleure
Et qu'un âpre désir nous consume et nous leurre,
Plus ardent que le feu, sans fin et plus amer.

Le mal est de trop vivre, et la mort est meilleure,
Soit que les poings liés on se jette à la mer,
Soit qu'en face du ciel, d'un œil ferme, et sur l'heure,
Foudroyé dans sa force, on tombe sous le fer.

Toi dont la vieille terre est avide, je t'aime,
Brûlante effusion du brave et du martyr,
Où l'âme se retrempe au moment de partir !

O sang mystérieux, ô splendide baptême,
Puissé-je, aux cris hideux du vulgaire hébété,
Entrer, ceint de ta pourpre, en mon éternité !

Qu'en dites-vous, lecteurs ? et le sonnet tant vanté de Félix Arvers ne vous paraît-il pas un peu mièvre à côté de cette poésie aux mâles allures ? Mièvre aussi est-il à côté de ces vers amers échappés à Louis Veuillot, le pamphlétaire catholique — mais peu chrétien :

Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice !...
En nos jours infestés de triomphe pervers,
Plein d'horreur et d'ennui, je me redis ce vers
Comme André dut le dire au chemin du supplice.

Il faut se taire, il faut que le juste pâtisse,
Que sa lèvre et son bras portent les mêmes fers,
Que l'insulte s'ajoute à tant de maux soufferts,
Et qu'à masque levé la fraude s'applaudisse.

Nul refuge ! Partout on les verra vainqueurs.
Ceux dont ils n'ont pas fait des sbires sont claqueurs :
Le monde est leur conquête et veux qu'on le salisse.

Point de lutte ! Écrasé du flot des apostats,
Raillé, muet, il faut mourir sous les pieds-plats.
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice (1) *!*

Et ce sonnet aux parfums germaniques, signé d'Henry Murger, ne vous semble-t-il pas préférable au sonnet parangon :

Voulant mettre une étoile à son bandeau, la reine
Fait venir un plongeur et lui dit : « Vous irez
Dans ce palais humide, où chante la Sirène,
Cueillir la perle blonde, et me l'apporterez. »

---

(1). Pourquoi en regard de ce sonnet plein d'amertume ne placerais-je pas un autre sonnet du même auteur, mais cette fois un sonnet plein d'ironie, — pour varier ? Je n'ai que l'embarras du choix parmi ceux dont M. Veuillot a cru devoir illustrer ses tapageuses *Odeurs de Paris :*

Ces païens enragés que l'on voit par essaims
Envoler tous les ans de l'École Normale,
Ces grands adorateurs de Vénus-Animale,
Qui parlent de reins forts et de robustes seins ;

Regardez-les un peu : la plupart sont malsains.
Cuirassés de flanelle antirhumatismale,
Ils vont en Grèce avec des onguents dans leur malle,
Et ne peuvent s'asseoir que sur certains coussins.

Tel jure par Hercule et par les Grâces nues,
Qui porte un dos voûté sur des jambes menues
Et n'a ni cœur, ni voix, ni poignet, ni jarret.

Le plongeur, descendu sous le flot qui l'entraîne,
Parmi les sables d'or et les coraux pourprés,
Cueille la perle blonde, et pour sa souveraine
La rapporte captive en des étuis nacrés.

Le poëte ressemble à ce plongeur, madame !
Et si votre caprice en souriant réclame
Un vers qui doit partout dire votre beauté,

Esclave obéissant, au fond de sa pensée,
Riche écrin où dans l'or la rime est enchâssée,
Il plonge et va chercher le bijou souhaité (1).

Et ce sonnet de Théodore de Banville :

Quand les trois déités à la charmante voix
Aux pieds du blond Pâris mirent leur jalousie,

Pied-plat ! que n'es-tu né dans ta Sparte si chère !
Bâti comme tu l'es, plein de honte, ton père
T'aurait fait disparaître au fond du lieu secret.

Le roi de l'invective, ce Veuillot ! Et comme, en sa qualité de catholique, il connaît bien son catéchisme — poissard ! (A. D.)

(1). C'est le Murger de 1844, celui-là, le Murger tendre. Ne vous semble-t-il pas intéressant de placer en regard le Murger ricaneur de 1860 ?

Ami lecteur qui viens d'entrer dans la boutique
Où l'on vend ce volume, et qui l'as acheté
Sans marchander d'un sou, malgré son prix modique,
Sois béni, bon lecteur, dans ta postérité !

Que ton épouse reste économe et pudique ;
Que le fruit de son sein soit ton portrait flatté,
Sans retouche ; — et, pareille à la matrone antique,
Qu'elle marque le linge et fasse bien le thé !

Pallas dit à l'enfant : « Si ton cœur m'a choisie,
Je te réserverai de terribles exploits. »

Junon leva la tête et lui dit : « Sous tes lois
Je mettrai, si tu veux, les trônes de l'Asie,
Et tu dérouleras ta riche fantaisie
Sur les fronts inclinés des peuples et des rois. »

Mais Celle devant qui pâlissent les étoiles
Inexorablement détacha ses longs voiles
Et dans leur majesté laissa voir ses seins nus.

Et toi, lèvre éloquente, ô raison précieuse,
Beauté, dont s'éblouit le juge de Vénus,
Tu le persuadas, grande silencieuse !

Oui, décidément, au sonnet de Félix Arvers je préfère les sonnets de Théodore de Banville, d'Henry Murger, de Charles Baudelaire, de Leconte de Lisle et de Veuillot, sans me croire obligé de donner les raisons de ma préférence. Des sonnets valent mieux que des raisons : j'en ai fourni dix, j'en vais fournir deux autres.

Le premier, je l'emprunterai à Gustave Mathieu, le joyeux parrain de *Jean Raisin*, qui ronsardise

---

Que ton cellier soit plein du vin de la comète !
Qu'on ne t'emprunte pas d'argent, — et qu'on t'en prête !
Que le brelan te suive autour des tapis verts ;

Et qu'un jour sur ta tombe, en marbre de Carrare,
Un burin d'or inscrive : Hic jacet *l'homme rare*
Qui payait d'un écu trois cents pages de vers !

toujours malgré les glaces de l'âge. C'est une *Sérénade* inspirée par quelque « incomparable » de son voisinage — et aussi par le souvenir de *la Belle matineuse* :

Là haut derrière un frais rosier
Constellé de roses
Enguirlandant jusqu'au grenier
Les fenêtres closes,

Elle dort d'un doux sommeiller,
Ses lèvres décloses,
Effeuillant dessus l'oreiller
Les plus tendres choses.

Rêve divin, tout parfumé
Du souvenir du bien aimé
Qui la chante en bas, pieds dans l'herbe,

Guettant l'heure empourprée où son luisant réveil
De ses longs rayons d'or, fera ce chant superbe
Pâlir comme une étoile au lever du soleil.

Le second sonnet, je l'emprunterai à Privat d'Anglemont, un mort comme Félix Arvers, — mais non un oublié, de tout le monde du moins. Il y a une pensée cornélienne au bout de ces quatorze vers adressés à Mme Du Barry :

Vous étiez du bon temps des robes à paniers,
Des bichons, des manchons, des abbés, des rocailles,
Des gens spirituels, polis et cancaniers,
Des filles, des marquis, des soupers, des ripailles.

Moutons poudrés et blancs, poëtes familliers,
Vieux-sèvres et biscuits, charmantes antiquailles,
Amours dodus, pompons de rubans printaniers,
Meubles en bois de rose et caprices d'écailles,

Le peuple a tout brisé dans sa juste fureur.
Vous seule avez pleuré, vous seule avez eu peur,
Vous seule avez trahi votre fraîche noblesse :

Les autres souriaient sur les noirs tombereaux,
Et, tués sans colère, ils mouraient sans faiblesse :
Car vous seule étiez femme en ce temps de héros.

Sans compter les sonnets — *humouristiques* et autres — de Joséphin Soulary, le poëte lyonnais sacré Parisien depuis une dizaine d'années. Mais celui-là mérite un chapitre à part, et je vais avoir l'honneur de le lui consacrer.

XXIII

Vers 1847, c'est-à-dire à la veille d'une révolution qui allait mettre en fourrière pour quelque temps la poésie et les poëtes, paraissait un humble petit volume de sonnets signés d'un nom inconnu : on n'y fit nulle attention. .

A cette indifférence il y avait deux raisons : le moment était mal choisi d'abord ; ensuite, typographiquement parlant, le volume en question ne payait pas de mine. Chose importante, la toilette, pour les livres aussi bien que pour les femmes ! Une femme

laide, une œuvre médiocre, ont le devoir d'être modestes en leur habillement, et l'une paraît plus laide encore lorsqu'elle s'attiffe à la mode, en évaporée, et l'autre semble plus médiocre encore lorsqu'elle est imprimée en caractères augustaux sur papier de Chine ou sur papier de Hollande. Mais à la belle fille une éblouissante toilette est nécessaire pour rehausser sa beauté et mieux faire resplendir sa jeunesse ! Mais au chef-d'œuvre sont indispensables et reviennent de droit les plus beaux caractères et les plus purs vélins, comme aux pierres précieuses les plus riches montures !

Le pauvre petit volume de sonnets passa donc inaperçu, malgré sa beauté intérieure, malgré les charmes qu'il recélait, malgré les séductions qu'il portait en lui et que pouvaient seuls découvrir les délicats, — gens rares, comme vous savez. Pour ceux-là, l'humble grisette, avec sa méchante robe d'indienne de deux sous, était tout simplement la plus aimable et la plus parfaite des femmes ; mais pour ceux-là seulement, — un tout petit, tout petit nombre !

Dix ans plus tard, les sonnets dédaignés reparurent, — mais cette fois dans un costume typographique digne d'eux, c'est-à-dire imprimés par Louis Perrin, l'imprimeur lyonnais, un autre Jean de Tournes. Aussi, avec quel empressement on les

accueillit ici, à Paris, ces *Sonnets humouristiques !* Avec quel enthousiasme fut salué le nom de leur auteur, Joséphin Soulary ! Les éloges partirent de tous côtés comme autant de fusées, sans que trop de voix discordantes vinssent détonner au milieu de ce concert si flatteur pour le compatriote de Louise Labé. Joséphin Soulary, le poëte lyonnais, dut être fier, — car il y avait de quoi, car avant lui nul poëte parisien n'avait reçu pareil baptême de sympathies.

Eh bien, non ! l'ingrat n'en fut pas plus fier qu'il ne fallait. « Le succès n'a pas enivré le poëte, dit-il en tête de sa troisième édition. Il sait les alternatives de l'impressionnabilité humaine ; il s'est dit que l'engouement, cette surprise de l'inattendu sur la réflexion, est souvent voisin du mépris aveugle ; que c'est en matière littéraire surtout que les extrêmes se touchent ; et que dans l'ordre habituel des faits, le mérite réel ne s'impose qu'à la longue et par une sorte de violence continue sur l'opinion publique. Ces réflexions, bien propres à tempérer les vanités du premier moment, ont fait que le poëte lyonnais est resté lyonnais, qu'il n'a pas donné une heure de moins à son travail de profession, ni une heure de plus au commerce de la Muse. Satisfait de savoir son nom connu de quelques délicats littéraires, et son livre entre les mains de quelques bibliophiles, il n'a pas recherché les dangereux honneurs de la

popularité. S'il se trouve bien de sa place au grand soleil, c'est surtout parce qu'il y voit les autres à leur aise, et qu'il ne fait ombre à personne. »

Ce n'est pas le premier venu qui peut parler ainsi *ore rotundo*, dans une prose aussi magistrale et aussi harmonieuse que de la poésie, — la prose de Joséphin Soulary, quoi ! Pour tenir ce ferme et tranquille langage, il faut avoir un grand talent doublé d'un grand caractère, — il faut aussi avoir expérimenté les hommes et la vie, et savoir ce qu'en vaut l'aune (1).

Seulement Joséphin Soulary se faisait trop modeste, en vérité. L'*engouement* dont il avait été l'objet était du bel et bon enthousiasme destiné à

(1) Cela m'amène naturellement à dire l'âge de Soulary, qui récemment a pris soin de le dire lui-même en écrivant au-dessous de son portrait les huit vers suivants :

SIGNALEMENT DU PRÉVENU :

Taille haute. Age, cinquante ans (*).
Né dans Lyon. Visage ovale.
Cheveux et barbe grisonnants.
Front élevé. Teint un peu pâle.
Yeux gris-bleu. Bouche au coin moqueur.
Nez original. Menton bête.
Signe particulier : du cœur.
Nature du crime : poëte.

(*) « Le prévenu a cinquante et un ans ; mais entre la vérité et un vers faux il n'y avait pas à hésiter. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette note est de Soulary lui-même. (A. D.)

durer, puisqu'il dure encore, — chez moi, du moins. Chez moi et chez beaucoup d'autres, fort heureusement.

Pourquoi le tairais-je ? J'ai pour Soulary, depuis ses *Sonnets humouristiques*, l'admiration la plus vive, la plus profonde, — et, bien entendu, la plus sincère. Celle que j'ai si hautement avouée à l'honneur de Ronsard ne peut faire tort à celle-ci : on peut adorer plusieurs dieux dans le même temple et sur le même autel. Le grand poëte vendômois et le grand poëte lyonnais font bon ménage dans mon esprit, dont ils sont l'ornement et la joie. Un dilettante fredonne tour à tour un air de Weber et un air de Mozart : moi, je me relis souvent les divins sonnets de Ronsard ou ceux de Soulary, — qui ont une musique à l'influence de laquelle on ne saurait se soustraire.

Si l'on tenait absolument à connaître le pourquoi de ma vive sympathie pour le beau talent de Joséphin Soulary, j'emprunterais ma réponse, ou une partie de ma réponse, au livre de ce dernier, et je dirais : « On lui rendra cette justice qu'il a tenté d'affranchir le genre miniature auquel il s'est voué de ce qu'il avait autrefois de maniéré et d'alambiqué. Le sonnet primitif était le plus souvent une miévrerie délayée en quatorze vers. C'est ce qui l'a rendu suranné. Il s'est efforcé de faire un drame ou un poëme condensé en quatorze vers. » Et il y a réussi. Il est impossible de

lire un seul de ses nombreux sonnets sans être remué doucement ou violemment, selon le thème choisi : il y a toujours quelque chose au bout de ces quatorze vers, une pensée profonde, une ingéniosité, une trouvaille heureuse. Cela vous touche le cœur ou vous fait longtemps rêver l'esprit. C'est humain, vivant — et original !

Et puis quelle forme ! quelle langue ! Ce n'est pas lui qui mettrait un mot au hasard pour rimer seulement et parce que *carmen laborabat in fine ;* les mots qu'il faut lui arrivent naturellement, on le devine, au bout de la plume ou au bout des lèvres ; il joue de la langue française comme Paganini jouait du violon. Un grand artiste, ce Soulary, — je veux dire un grand écrivain !

Pourquoi faut-il qu'il se soit condamné au silence ?

Je lui demande bien pardon du rapprochement, mais il me rappelle *Aius Loquens* (ou *Aius Locutius*) dont Cicéron dit si plaisamment : « Ce dieu, lorsqu'il n'était connu de personne, parlait et se faisait entendre du plus de monde possible, ce qui l'a fait appeler *Aius Locutius ;* mais depuis qu'il est devenu célèbre et qu'on lui a érigé un autel et un temple, il a pris le parti de se taire et est devenu muet... (1). »

(1). *De Divin.*, lib. VI.

Mon pourquoi est indiscret ; chacun produit à son heure et à sa guise, et nul n'a le droit de gourmander ceux qui produisent rarement. Pour s'être arrêté ainsi en plein succès, Soulary a ses raisons, — qu'il ne cache pas d'ailleurs : « La gloriole passagère qu'on éprouve à se faire lire, si tant est qu'on soit lu (dit-il à la fin de son *Avant-Propos*), ne vaut pas qu'on s'expose deux fois de suite aux caprices de cette maîtresse exigeante et fantasque qu'on appelle la Renommée. » Inclinons-nous et regrettons.

Peut-être est-il temps maintenant de citer quelques-uns des sonnets du grand poëte lyonnais, — deux ou trois, au hasard.

Voici *les deux Cortéges :*

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église :
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

Puis le sonnet de *l'Inquiétude :*

Soleil de mon pays, ton sourire est bien doux !
Tu mènes si gaîment les saisons tempérées !
Tu fais mûrir le pampre et tu pares pour nous
Les belles aubes d'or et les fraîches vesprées.

De tes mâles rayons les peuples sont jaloux,
Car tu mets aux seins blancs des artères pourprées ;
Et, pour boire l'extase en tes fleurs adorées,
Les papillons de loin se donnent rendez-vous.

D'où vient que pour te fuir mes désirs sont des ailes ?
Vents et mers, portez-moi vers les plages nouvelles !
L'aigle a soif de voler, l'homme a soif de souffrir !

Moi, je voudrais goûter cette saveur puissante
Que laisse au cœur le mal de la patrie absente,
Et mourir loin de toi du regret de mourir.

Puis le sonnet des *Rêves ambitieux :*

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau,
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

« Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
« Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
« Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve ! »

Ah ! si je m'écoutais, je citerais ce beau volume tout entier, — comme j'aurais voulu faire pour mon cher Ronsard ! Si seulement je pouvais citer encore le sonnet à Louise Labé (1), *l'Epithalame, la Huche, les Foins, la Laitière, le Vieux Pauvre, la Canne du Vieux, le Bain de sang, le Te Deum, l'Etal, la Misère* — et deux cents autres pièces aussi remarquables que celles que l'on vient de lire... Mais cela ne m'est pas permis ; l'appétit a beau me venir en copiant, je suis forcé de rester sur ma faim. D'ailleurs j'ai de quoi vous dédommager : cinq sonnets *inédits* de Soulary ! Oui, cinq beaux et bons sonnets, dignes frères de ceux que les gens de goût ont pu apprécier en lisant les *Figulines* et les *Sonnets humouristiques*, — du pur nanan !...

---

(1). Puisque l'occasion s'offre à moi de parler de nouveau du tant joli *capitaine Loys*, — car Louise Charly, dite Labé, fut une sorte de chevalière d'Eon, — j'en parle ; c'est-à-dire que, honteux d'avoir si mal choisi une première fois parmi ses cent vingt-quatre sonnets, je m'empresse d'en choisir un autre, qui est incontestablement le meilleur, — parce que c'est le plus passionné :

Baise m'encor, rebaise moy et baise ;
Donne m'en un de tes plus savoureus,
Donne m'en un de tes plus amoureus :
Ie t'en rendray quatre plus chaus que braise.

Las, te pleins-tu ? Ça que ce mal t'apaise
En t'en donnant dix autres doucereus.

Tenez, jugez-en, voici le premier, qui porte pour titre *Pas de chance :*

Il est d'heureux mortels venus en bonne sève ;
Leur vie est minutée aussi clair qu'un exploit ;
Ils ont bridé le sort, suivi le sentier droit,
Et mis le pied du fait dans le sillon du rêve.

Pour eux sont les gros lots, ils sont rois de la fève ;
C'est à point qu'ils ont chaud, à propos qu'ils ont froid,
Et comme au jour prédit leur mère les conçoit,
C'est à l'instant prévu que la mort les enlève.

Pour moi, c'est différent, tout me fut traquenard !
Le guet-apens du sort m'attend sous chaque chose :
Je veux courir ? je cheois ; j'aimais Laure ? j'ai Rose.

Étant né d'aventure et vivant de hasard,
Je mourrai d'accident. Encor suis-je capable,
Moi mort, d'aller à Dieu, pensant aller au diable.

A quoi bon est le second des cinq sonnets inédits :

Certain jour de Toussaint que le temps était gris,
Comme au bruit des clochers j'entr'ouvrais ma fenêtre,

Ainsy meslans nos baisers tant heureus
Iouissons nous l'un de l'autre à notre aise,

Lors double vie à chacun en suivra ;
Chacun en soy et son amy vivra.
Permets m'Amour penser quelque jolie :

Tousiours suis mal, vivant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie.

La Folle du logis dans ma chambre pénètre,
Et me sautant au cou : — « Je suis en veine, écris !

— Va-t'en ! — Tu n'es pas gai, sais-tu ? — Non ! — Je m'en ris,
Tu vas être charmant tout à l'heure. — Peut-être.
— J'ai là du neuf, sujets rageurs, sujets fleuris...
— Remporte ! — Ingrat ! sans moi, qui donc t'eût fait connaître ?

— Bah ! — J'en puis inspirer d'autres, à ton défaut.
— A ton aise. — Autrefois, tu le prenais moins haut.
— J'eus tort. — Tu me nommais Sacerdoce... — Oh ! du style !

- Tu vieillis ! — Je le sais. - L'oubli vient ! — Je le veux.
— L'art est un or trouvé qu'on doit à ses neveux...
— Sottise et vanité ! Laisse-moi donc tranquille.

Odi profanum vulgus est le troisième sonnet :

Dites-moi, je vous prie, où se porte la foule,
Le bazar où se voit la grande nouveauté,
Le théâtre où le drame en honneur se déroule...
Vous y courez ? Merci, je vais d'autre côté.

Dans le total humain réfractaire unité,
Je cède en protestant au nombre qui me foule ;
Sous la coulée ardente, impatient du moule,
Ainsi gronde au creuset un métal révolté.

Dites-moi, je vous prie, ou nul être ne passe,
Où tout manque, et le jour, et le bruit, et l'espace.
Vous l'ignorez ? C'est bien, j'irai donc en ce lieu.

Qu'il soit morne désert, chaos nu, nuit profonde,
J'y mettrai des soleils, des voix, et tout un monde :
Car je sais la magie, et mon maître fut Dieu.

On a ses pauvres est le quatrième :

L'hiver est venu. La vendange
Dort son soûl dans le cuvier plein,
Et les énormes sacs de grain
Font fléchir le sol de la grange.

Le maître va, vient, compte et range ;
Il ne vit jamais pareil gain.
« Mais, dit-il, Dieu sait bien qu'on mange,
« Et qu'on fait sa part au prochain. »

Un rouge-gorge à voix fluette,
Frère quêteur du rien qu'on jette,
Chantait sous l'auvent du fournil...

« — Sans ces pillards, j'aurais peut-être
« Un sac de plus, — » dit le gros maître,
Qui l'abat d'un coup de fusil.

Mais il faut clore ce chapitre, — un passe-droit contre lequel vont protester tant d'ombres jalouses ; je le clos — à regret — par le cinquième sonnet : *les Scrupules de la Mort*, d'une amertume d'autant plus saisissante qu'elle est souriante :

Enfant mal accueilli, comme un fardeau qui gêne,
« O Madame la Mort, disais-je, à mon secours !
Mais elle : « Cher baby, j'aime à trancher des jours
« Pleins d'azur ; j'attendrai que le ciel t'en amène. »

A vingt ans, rebuté par la beauté hautaine,
« Cette fois, c'en est fait, criais-je à l'autre, accours ! »
Mais elle : « J'ai souci des cœurs pris à leur chaîne;
« J'attendrai que tu sois aimé de tes amours. »

Plus tard, nouveaux appels (je débutais poëte),
Mais elle : « Je fais cas d'un laurier sur la tête ;
« J'attendrai qu'on t'imprime et que tes vers soient lus. »

Aujourd'hui, las de tout, je l'implore, mais elle :
« Non pas ! Ton âme aspire à l'heure solennelle ;
« J'attendrai pour venir que tu n'y songes plus...»

Et maintenant, qu'exaspérés par ces préférences marquées données à un sonneur de sonnets que je considère comme un grand écrivain et un non moins grand poëte, les sonnetiers mes contemporains insinuent, s'ils le veulent, que Joséphin Soulary m'a corrompu en me promettant un poste de garde-champêtre (1) dans une bonne commune de vignobles, — peu me chaut ! Les grands ne perdent rien à être admirés par les petits. Mon enthousiasme n'aura pas diminué d'un *iota* la solide réputation de Soulary.

XXIV

J'allais clore, par ce chapitre consacré à Joséphin Soulary, cette Étude consacrée aux Sonneurs de sonnets de toutes les époques, lorsque j'ai compris que je serais injuste — en étant oublieux. D'autres noms que ceux précédemment cités manquent à ma collection ; je ne veux pas qu'on les y cherche en vain.

(1) A ceux qui, d'aventure, l'ignoreraient, j'apprendrai que le poëte dont je viens d'écrire une trop courte biographie occupe depuis longtemps des fonctions importantes à la préfecture du Rhône. (A. D.)

Parmi ces noms, les uns sont sympathiques — et quelques-uns même sont déjà célèbres. Quoi ! j'ai donné place au sonnet de Privat d'Anglemont, et je ne mentionnerais pas ceux de Charles Monselet ? Parce que ce malicieux poëte m'a, par deux fois, exclu de la fosse commune qu'il a intitulée *la Lorgnette littéraire*, — sans doute pour m'élever plus tard un petit monument spécial, — s'ensuit-il que je doive à mon tour le mettre à la porte de ce Recueil composite ? Ah ! foin de ces mesquines vengeances — qui ne vous vengent pas du tout ! Et d'ailleurs je suis trop reconnaissant à Monselet des belles heures que j'ai passées en compagnie de ses livres pleins d'humour et d'esprit, pour lui tenir rancune de quoi que ce soit, — même d'une malice. J'ai été parmi ses *Oubliés :* il ne sera pas parmi mes *Dédaignés*. J'ai donné le sonnet des *Goinfres*, de Saint-Amand, je vais donner deux des six sonnets gastronomiques de Charles Monselet.

D'abord, le sonnet du *Godiveau :*

Quand j'étais tout petit, j'aimais les godiveaux,
Où, modeste traiteur, souvent tu te révèles.
A présent que je vais aux recettes nouvelles
Et que mon appétit vole aux gibiers nouveaux,

Je me souviens. Malgré grives et bartavelles,
Je regrette le temps où, fou de maniveaux,

Je dévorais la croûte où nageaient les cervelles
Et les crêtes de coq avec les riz de veaux

Ces godiveaux, orgueil des bourgeoises familles,
Etaient, en ce temps-là, pareils à des Bastilles ;
La salle s'imprégnait de leurs puissants parfums ;

Et, jeune âme déjà conquise à la cuisine,
J'oubliais de presser le pied de ma cousine.
— Et je pleure en songeant aux godiveaux défunts.

Puis le sonnet du *Cochon :*

Car tout est bon en toi : chair, graisse, muscle, tripe !
On t'aime galantine, on t'adore boudin.
Ton pied, dont une sainte a consacré le type,
Empruntant son arome au sol périgourdin,

Eût reconcilié Socrate avec Xantippe.
Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
Forme le déjeuner de l'humble citadin,
Et tu passes avant l'oie au frère Philippe.

Mérites précieux et de tous renonnus !
Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus !
Philosophe indolent, qui mange et que l'on mange !

Comme, dans notre orgueil, nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ?
Adorable cochon ! animal roi ! — cher ange !

Que ne puis-je citer encore le sonnet de *l'Andouillette*, celui de *la Truite*, celui des *Cèpes* et celui de *la Choucroûte !* Mais cela ressemblerait trop à une vengeance. J'aime mieux, en regard de cette poésie de cuisine, fort appétissante, ma foi !

placer une poésie de boudoir, et substituer aux odeurs d'ail, des parfums de poudre de riz.

Il s'agit du *Passe-port* d'Albert Mérat :

Nez moyen. Œil très-noir. Vingt ans. Parisienne.
Les cheveux bien plantés sur un front un peu bas.
Nom simple et très-joli que je ne dirai pas.
Signe particulier : ta maîtresse, où la mienne.

Une grâce charmante et tout à fait païenne ;
L'allure d'un oiseau qui retient ses ébats;
Une voix attirante, à ramper sur ses pas
Comme un serpent aux sons d'une flûte indienne.

Trouvée un soir d'hiver sous un bouquet de bal ;
Chérissant les grelots, ivre de carnaval,
Et vous aimant... le temps de s'affoler d'un autre.

Une adorable fille, — une fille sans cœur,
Douce comme un soupir sur un accord moqueur...
Signe particulier : ma maîtresse, où la vôtre.

Il n'y a pas que ce *Passe-port* dans les quarante sonnets d'Albert Mérat ; il n'y a pas que cet heureux pastiche d'Alfred de Musset et d'Henry Murger : il y a des pièces personnelles et fortes comme *la Provence*, *le Bonheur*, *Métamorphoses*, *la Cathédrale*, etc.

La plupart de ces sonnets sont dédiés à Paul Arène, un ami du poëte, — poëte lui-même, ainsi que le prouvent les vers suivants, improvisés sur un *Cabaret :*

Sur le treillis de fer, une vigne dorée
Ouvre ses rameaux lourds pleins de grains de métal ;

L'enseigne est peinte avec un luxe oriental,
On y lit : *Bonne bière et vin de la contrée.*

A Paris l'air épand des senteurs d'hôpital,
Et cette halte faite au village m'agrée :
L'on me verse un bon vin populaire et brutal,
Sa verdeur sera douce à ma gorge altérée.

Avec ces paysans qui sont venus s'asseoir
A ma table, je veux m'enivrer... et, ce soir,
Vers l'heure où la nuit claire aux étangs bleus se mire,

Etendu sur le dos, dans un champ labouré,
Entre des toits couverts de chaume, je verrai
La lune sympathique et pâle me sourire.

Vous plaît-il d'entendre encore sonner quelques sonneurs ? N'êtes-vous pas un peu fatigué ? Plus que deux ou trois, ce sera tout, je vous le promets.

Tenez, Alphonse Daudet, le connaissez-vous ? Si oui, tant mieux ; si non, lisez :

J'ai dans mon cœur un oiseau bleu,
Une charmante créature,
Si mignonne, que sa ceinture
N'a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Il lui faut du sang pour pâture,
Et longtemps je me fis un jeu
De lui donner sa nourriture :
Les petits oiseaux mangent peu.

Mais, sans en rien laisser paraître,
Dans mon cœur il a fait, le traître,
Un trou large comme la main.

Et son bec, fin comme une lame,
En continuant son chemin
M'est entré jusqu'au fond de l'âme !...

Et cet autre, — le dernier ? C'est un nouveau venu, un jeune homme, qui porte un nom qu'on commence à répéter et qu'on finira par retenir, Sully Prudhomme. Il a débuté par un volume de sonnets, parmi lesquels il en est d'irréprochables, *la Folle*, *les Blessures*, *Chagrin d'automne*, *En avant !* et surtout — pour moi — *Où vont-ils ?* que je ne peux me refuser le plaisir de citer :

Ceux qui sont morts d'amour ne montent pas au ciel :
Ils n'auraient plus les soirs, les sentiers, les ravines,
Et ne goûteraient pas, aux demeures divines,
Un miel qui du baiser pût effacer le miel.

Ils ne descendent pas dans l'enfer éternel,
Car ils se sont brûlés aux lèvres purpurines,
Et l'ongle des démons fouille moins les poitrines
Que le doute incurable et le dédain cruel.

Où vont-ils ? Quels plaisirs, quelles douleurs suprêmes
Pour ceux-là, si les cœurs au tombeau sont les mêmes,
Passeront les douleurs et les plaisirs sentis ?

Comme ils ont eu l'enfer et le ciel dans leur vie,
L'infini qu'on redoute et celui qu'on envie,
Ils sont morts jusqu'à l'âme, ils sont anéantis.

Je citerai aussi *la Folle*, — une toute petite chose, mais d'une grande délicatesse, — et ce sera tout :

Errante, elle demande aux enfants d'alentour
Une fleur qu'elle a vue un jour en Allemagne,
Frêle, petite et sombre, une fleur de montagne
Au parfum pénétrant comme un aveu d'amour.

Elle a fait ce voyage, et depuis son retour
L'incurable langueur du souvenir la gagne :
Sans doute un charme étrange et mortel accompagne
Cette fleur qu'elle a vue en Allemagne un jour.

Elle dit qu'en baisant la corolle on devine
Un autre monde, un ciel, à son odeur divine,
Qu'on y sent l'âme heureuse et chère de quelqu'un.

Plusieurs s'en vont chercher la fleur qu'elle demande,
Mais cette plante est rare et l'Allemagne est grande :
Cependant elle meurt du regret d'un parfum.

XXV

J'allais fermer le livre et déposer la plume : je me rappelle à temps qu'à la fin de l'année dernière a paru une très-spirituelle et très-fine satire intitulée *le Parnassiculet contemporain*, dans laquelle il y a, entre autres choses, trois sonnets d'une très-remarquable incohérence.

Satire de qui ? satire de quoi ? Ah ! c'est vrai ! vous ne savez pas — heureuse ignorance ! — qu'il existe depuis deux ou trois ans, dans un coin de Paris, une collection de prétendus poëtes qui ont

imaginé de faire des vers sonores sans rien mettre dedans, pas même l'ombre d'une pensée. Vers bizarres, comme vous pouvez croire, — vers burlesques, même, qu'eux seuls ont le courage de trouver admirables ; et comme leurs moyens, paraît-il, le leur permettent, ils ont publié un gros recueil de vers — vides. On y lit une foule de poésies scandinaves, assyriennes, ninivites, grecques, chinoises et japonaises, — et pas une seule française. C'est un peu fort, mais c'est ainsi. L'école des *Impassibles* n'en fera jamais d'autres !

On comprend les railleries dont ils ont été l'objet et les critiques moqueuses qui ont accueilli ce gros volume qui a la prétention d'être l'expression la plus élevée et la seule authentique de la poésie contemporaine. Barbey d'Aurevilly a été bien cruel, — trop cruel peut-être en ses *Médaillonnets* publiés par *le Nain jaune;* mais les auteurs du *Parnassiculet contemporain* ont été, je le répète, bien spirituels et bien fins dans la satire qu'ils ont faite du gros volume des Impassibles : avec un art infini, qu'on regrette de voir dépensé aussi inutilement, ils ont improvisé des pièces de vers qu'on jugerait extraites du volume dont elles sont la critique.

Parmi ces pièces de vers il y a trois sonnets qui vont vous faire cabrer ; mais vous me pardonnerez

de vous les avoir imposés, en faveur du dernier, qui est vraiment d'une forme splendide.

Voici le premier, intitulé *Avatar* :

Près du Tigre, sous l'or des pavillons mouvants,
Dans un jardin de marbre où chante une piscine,
Autrefois je dormis. Une jeune Abyssine
Fort chaste m'enivrait de ses baisers savants.

Plus tard, dans mes palais, des condamnés vivants
Flambaient très-clair, enduits de poix et de résine,
Et les fleurs embaumaient. — J'ai forcé des couvents
Et des nonnes, sous une armure sarrasine,

On s'en souvient ! — Farouche, à la luxure enclin,
Je me fis franc archer pour suivre Duguesclin,
Et je fus très-aimé de deux bohémiennes...

Or, maintenant, j'attends l'*Avatar* inconnu,
Et, le cœur plein de ces femmes qui furent miennes,
Je suis chanteur lyrique et je couche tout nu.

Voici le second, intitulé *Panthéisme* :

C'est le Milieu, la Fin et le Commencement,
Trois et pourtant Zéro, Néant et pourtant Nombre,
Obscur puisqu'il est clair et clair puisqu'il est sombre,
C'est Lui, la Certitude et Lui l'Effarement !

Il nous dit Oui toujours, puis toujours se dément.
Oh ! qui dévoilera quel fil de Lune et d'Ombre
Unit la fange noire et le bleu firmament,
Et tout ce qui va naître avec tout ce qui sombre ?

Car Tout est tout ! Là-haut, dans l'Océan du Ciel,
Nagent parmi les flots d'or rouge et les désastres
Ces poissons phosphoreux que l'on nomme des Astres,

Pendant que dans le Ciel de la Mer, plus réel,
Plus palpable, ô Proteus ! mais plus couvert de voiles,
Le vague Zoophyte a des formes d'étoiles (1).

Et voici le dernier, que je vous recommande, car on ne saurait aller plus loin et plus gaiement dans l'insanité :

La Chimère a brisé son front contre l'Azur ;
Elle fouettait les cieux de ses ailes meurtries
Et le fer de ses pieds rayait le cristal dur...
Le cavalier tomba. — Des gens, dans les prairies,

Virent cet homme étrange en son rouge pourpoint
Se traîner et gémir longtemps sur l'herbe verte.
Pareille au sang nouveau d'une blessure ouverte,
Une lueur captive étincelle à son poing...

Il cria : « Les Dieux ont le ciel, l'ivresse est mienne ! »
A sa ceinture il prit une coupe ancienne
Dans le chêne taillée avec de rudes nœuds,

Et, riant du poison qui dévorait ses moelles,
Il regardait fumer sur ses doigts lumineux
Le vin mystique et doux fait du sang des étoiles.

Après celui-là il faut tirer l'échelle, n'est-ce pas ? Tirons-la.

---

(1). Est-ce que cela ne vous rappelle pas ces vers d'une romance connue :

Le ver luisant, cette étoile de l'herbe ;
L'étoile d'or, ce ver luisant des cieux ?

(A. D.)

XXVI

Cette fois, c'est fini, bien fini. Je peux dire de tous ces sonnets si divers ce que le grammairien Artémidore dit en tête des Idylles de Théocrite, réunies par lui : « Les voilà maintenant tous ensemble, d'une seule étable, d'un seul troupeau. » Ce qui, me semble-t-il, n'avait pas été tenté jusqu'ici.

Pendant le cours de l'impression de ce volume, dont une partie avait paru déjà dans *le Bibliophile français*, — une très-petite partie, — des encouragements et des témoignages de sympathie, en prose et en vers, m'ont été adressés de plusieurs côtés à la fois. Des tuiles d'or ! car jamais je ne me serais imaginé que mon humble Étude — si *fantaisiste*, il faut l'avouer — méritât tant d'honneur.

J'ai reçu respectueusement ces marques de sympathie, non sans en être étourdi et ému. Il me reste à remercier bien cordialement les bienveillants correspondants qui me les ont adressées, — MM. Isidore Sarrasy, Prosper Blanchemain, Eugène de Lonlay, — et d'autres encore qui ont cru devoir garder l'anonyme, peut-être à cause des très-judicieuses critiques dont leurs compliments était enveloppés. Comme si je ne m'en étais pas attiré de plus dures dans ma vie littéraire !

D'ailleurs, les critiques — loyales — ne sont pas pour moi au nombre des objets perdus qui, au dire de l'Arioste, se retrouvent dans la lune : je les garde précieusement dans un gardoire spécial, et, quand j'en ai besoin, je m'en sers avec profit.

De nouveau donc, merci — et adieu !

P. S. Ah ! je suis trop payé, vraiment, de la peine que j'ai prise de colliger les plus curieux sonnets de la littérature française. Comme si ce n'était pas assez déjà des bienveillantes lettres auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure, voilà qu'il m'en arrive une dernière, signée de Joséphin Soulary, — une lettre illustrée d'un sonnet !

La lettre, je ne la dois à personne; mais le sonnet, je le dois à mes lecteurs. Il sera l'épilogue naturel de ce Recueil.

A L'AUTEUR

des

SONNEURS DE SONNETS

Frère, c'est bien parler. Foin des sonneurs de cor !
Où maint aigle a brisé son front, faute d'espace,
L'avette de Ronsard passe libre et repasse,
Car l'horizon des fleurs suffit à son essor.

Alvéole et sonnet tiennent la même place,
Et la Muse gauloise est sœur des mouches d'or :
Leur murmure est musique, elle en retint l'accord ;
Leur forme est élégance, elle en garda la grâce.

Sonnons comme l'abeille, et, comme elle, volons
Ni trop haut, ni trop bas, des coteaux aux vallons,
Cueillant les sucs divins et les senteurs suaves,

Tandis qu'au sol cloué par l'élytre exécré,
Le béat escarbot, stercoraire sacré,
S'ébat dans les odeurs fétides et les baves.

2 avril 1867.

JOSÉPHIN SOULARY.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 30 Octobre 1884

Sous la direction

Du Bibliophile JULIEN

AUX FRAIS DE

MM. BACHELIN-DEFLORENNE & Cie

Éditeurs à Paris

PAR

MM. BONNEDAME PÈRE ET FILS

A ÉPERNAY